PLUS LECTURES

GRANDS REPORTAGES, ANALYSES, LIVRES



ACTUEL SANTÉ

DÉFOULEMENT MATERNEL COLLECTIF

PAGES 13 À 15

Jade Frederik, 3 ans, est là pour encourager maman qui joue au football.

L'EAU QUI MANQUE L'EAU QUI TUE

Un comble : le Bangladesh est reconnu pour ses inondations, et pourtant ses citoyens ont soif. Parce qu'on a découvert sur le tard que des millions de puits étaient contaminés à l'arsenic. Avec les conséquences qu'on devine. En Australie, pas de problème d'arsenic, mais une sécheresse exceptionnelle, interminable. Au point où on songe à construire des usines de désalinisation et à recycler les eaux d'égouts. Troisième volet de notre grande série Sauvons la planète, l'eau menacée.

À LIRE EN PAGES 2 À 5.

Les puits du Bangladesh creusés par l'UNICEF dans les années 70, sont en grande partie contaminés à l'arsenic. Abdul Kolipa, 50 ans, souffre de la maladie de l'Arsénicosis. Sa première femme en est morte.

PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

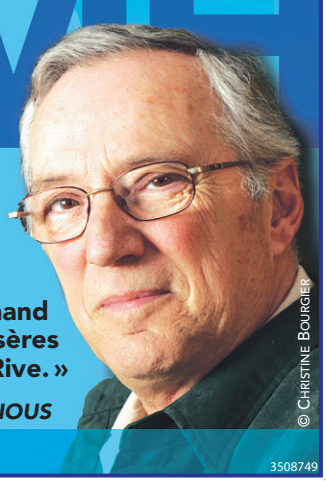
HURTUBISE HMH



La saga, qui a su ravir des milliers de lecteurs, se poursuit...

« C'est avec un plaisir gourmand qu'on dévore le récit des joies et des misères des habitants de Saint-Jacques-de-la-Rive. »

LA TERRE DE CHEZ NOUS



© CHRISTINE BOURGIER

www.hurtubisehmh.com

3508746A

3508749

SAUVONS LA PLANÈTE **L'EAU MENACÉE**



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

Au lendemain d'une des premières nuits pluvieuses de la saison, cette Bangladaise s'est levée au petit matin pour planter du riz.

LE BANGLADESH

SE RELÈVE PÉNIBLEMENT D'UNE MÉGACONTAMINATION À **L'ARSENIC**

L'eau est un paradoxe au Bangladesh. Des inondations et des raz-de-marée font des milliers de morts, mais il manque d'eau pour étancher la soif des 150 millions de Bangladais. Et comme si ce pays pauvre n'avait pas assez de crises à gérer, des millions de puits creusés par l'UNICEF sont contaminés à l'arsenic. Le Bangladesh se relève à peine de cette crise. « La plus grande contamination collective de l'histoire », selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS).



ÉMILIE CÔTÉ

RAJARAMPUR, Bangladesh — Karim Reju Rajhul a 26 ans. Ses yeux sont hagards. Son corps est couvert de taches noires. La peau de ses mains et de ses pieds est rugueuse. «Je me sens faible, ma peau pique», dit-il. Sa grand-mère est morte. Sa mère et son père aussi. «Sans savoir pourquoi. C'est triste…»

Pendant plus de deux décennies, les 400 habitants de sa communauté ont puisé dans le même puits, sans le savoir, de l'eau contaminée à l'arsenic. Les trois quarts d'entre eux sont toujours malades, même si la source du problème est connue depuis quelques années.

Dix proches de Karim sont morts de l'arsenicose ou d'un cancer du foie ou des reins. «Je ne suis pas fâché, je ne blâme personne. Dieu en a décidé ainsi», lance le gardien de nuit, en détachant sa chemise pour montrer son dos osseux et décoloré.

Pourtant, le jeune homme parle de ce que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a déclaré «la plus grande contamination collective de l'histoire». Pire que la tragédie de Tchernobyl. Pire que la catastrophe de Bhopal. La contamination s'est faite à petites doses, sur plus de 25 ans.

La Presse s'est rendue dans les environs de Rajarampur, dans le nord-ouest du Bangladesh, où les premiers cas d'arsenicose ont été découverts en 1993. À peine étions-nous sortis de la voiture, des malades ont tendu leurs mains rongées par la maladie devant nos visages, nous croyant médecins. «Touchez comme c'est dur. C'est l'eau…»

Dans les années 70, l'UNICEF et la Banque mondiale ont construit à grands frais plus de 10 millions de puits un peu partout au Bangladesh pour abreuver en eau potable les communautés rurales, frappées à l'époque par des épidémies de diarrhée et de choléra. Personne n'a cru bon analyser l'eau pour vérifier sa teneur en arsenic. Or, un puits sur cinq était contaminé.

Aujourd'hui, les experts estiment que la santé de 35 millions de Bangladais est menacée . Environ 40 000 cas d'arsenicose sont déjà déclarés, mais on estime qu'il y en aura plus de 2,5 millions d'ici 2055.

«La région la plus contaminée est située au sud-est de Dacca, mais il y a plus de patients dans le nord-ouest du pays. Les gens sont plus pauvres, donc moins bien alimentés et moins résistants», explique Mohamed Jainal Abedin, de l'organisation non gouvernementale (ONG) DASCOH, financée par la Croix-Rouge suisse.

25 ans trop tard

La présence de l'arsenic dans l'eau a été détectée en 1993, mais le gouvernement du Bangladesh a gardé cette information sous silence.

La crise a éclaté au grand jour quatre ans plus tard quand l'Université de Jadvapur, située à Calcutta, en Inde, a testé des puits positifs dans la région du Bengale-Occidental. «Des journalistes du Bangladesh ont soulevé la question: si la région voisine a des problèmes, peut-être que nous aussi. Surtout que des malades vont se faire soigner en Inde», raconte Mashfique Ahmed, ingénieur et géologue qui enseigne à l'Université de Rajshahi.

Mohamed Horsad Ali fait partie de ceux-là. À cette époque, il a hypothéqué sa terre pour faire soigner sa femme en Inde. «Un matin, j'ai vu que sa main était complètement blanche. Nous sommes allés voir le médecin, mais il en ignorait la cause, relate



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

La consommation d'eau riche en arsenic sur une longue période cause des plaques rugueuses sur la paume des mains et la plante des pieds.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

Depuis la construction d'un barrage en Inde, la quantité d'eau qui coule du Gange vers le Bangladesh durant la saison sèche a diminué de moitié.

Un pays à la

ÉMILIE CÔTÉ

MUKATAPUR, Bangladesh — Mohamed Hazrat Ali gagne sa vie en tirant un rickshaw. Mais le métier qu'aime cet homme de 54 ans, c'est la pêche. « Il n'y a plus assez de poissons dans la rivière. Avant l'indépendance du Bangladesh, en 1971, il y avait 16 espèces. Aujourd'hui, il n'en reste que deux ou trois. »

« La rivière a perdu son courant, poursuit Mohamed Asrhlay Ali, le doyen du village au corps chétif et à la voix haut perchée. Aujourd'hui, il est plus facile de se nourrir que de boire un verre d'eau. Je ne peux pas te décrire comment c'est difficile de ne pas pouvoir boire quand tu as soif. »

Les deux hommes habitent à Mukatapur, un petit village situé près du Gange, ce long fleuve venu de l'Inde qu'on appelle là-bas la rivière Padma. À la demande d'une ONG, 40 villageois sont réunis pour discuter du manque d'eau. C'est la mi-juin. Tous attendent la saison des pluies. « Notre problème est crucial. Aujourd'hui, à midi, il n'y avait plus d'eau dans le puits », lance Naznin Nahar, 28 ans, en allaitant son fils.

Sur le bord de la rivière, un vent léger souffle. On dirait qu'elle est à marée basse. Du sable s'étend sur plus de 200 mètres. Des enfants jouent au cricket tandis que des pêcheurs réparent leur bateau. De l'autre côté se dresse l'Inde. « Il y a deux ans, à pareille date, l'eau montait jusqu'ici », indique un pêcheur.

SAUVONS LA PLANÈTE

L'EAU MENACÉE

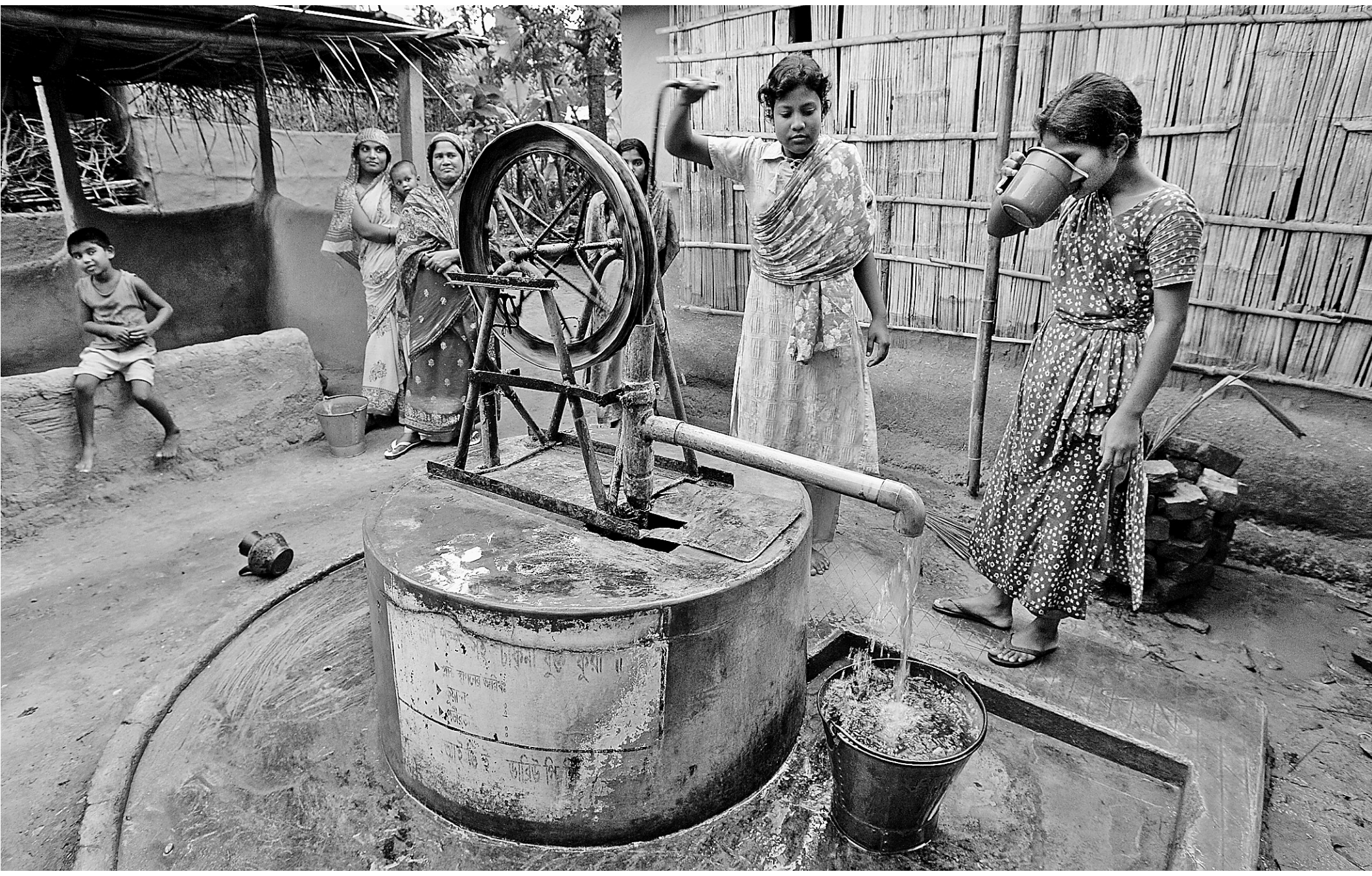


PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

À l'heure actuelle, quatre Bangladais sur cinq ont accès à de l'eau saine.

merci de ses voisins

l'homme, devenu réparateur de bicyclettes. Une semaine plus tard, une tumeur est apparue. Nous sommes allés à Calcutta. Un médecin a ordonné à ma femme d'arrêter de boire de l'eau. Il savait que c'était l'arsenic.»

Mais peu après, la jeune mère de 27 ans est morte. «Elle crachait du sang. C'était son foie…»

La panique…

En 1998, le British Geological Survey a testé 3200 puits. L'étude – très partielle – a révèlé que 27 % des puits avaient des concentrations d'arsenic supérieures à 0,05 mg par litre (normes du Bangladesh) et 46 % supérieures à 0,01 mg/l (normes de l'OMS).

«La source de l'arsenic était naturelle. Il provient des sédiments, précise M. Ahmed, diplômé de l'Université du Manitoba. Mais la sédimentation n'est pas égale d'un bout à l'autre du pays. Il fallait donc tester des millions de puits. Un marathon…»

En attendant, c'était la panique. «Personne ne savait quelle eau était saine. Les ONG ne savaient pas où donner de la tête, raconte Mohamed Jainal Abedin, de DASCOH. Il fallait sensibiliser les gens qui ont l'habitude de s'en remettre à Dieu.»

Plusieurs Bangladais malades ont souffert d'exclusion. Des mariages ont avorté. Raka, 25 ans, vit dans le village de Suzanna, dans le district de Pabna. «Quand je suis tombée malade, mon mari m'a abandonnée. Mon fils avait 4 mois, raconte la jeune mère aux yeux tristes. Dans mon village, des voisins me rejetaient. Personne ne voulait me toucher ou venir à la maison. Quand j'ai su que j'étais intoxiquée à l'arsenic, j'étais soulagée de savoir que je n'étais pas contagieuse.»

Heureusement, les différentes campagnes de sensibilisation ont atteint leur cible. Selon un sondage de l'UNICEF, 69 % des répondants indiquaient que l'arsenicose était une maladie contagieuse à l'automne 2001, comparativement à 23 % au printemps 2002. Pendant la même période, le pourcentage de parents qui laisseraient leur enfant marier un patient est passé de 5 % à 27 %.

Des millions de tests…

En 2000, les experts s'entendent sur le fait que les puits de 60 % du territoire bangladais sont à risque. Tous seront testés dans le cadre du Bangladesh Arsenic Mitigation Water Supply Project (BAMWSP). Les têtes des puits contaminés seront peints en rouge et celles des puits sains en vert.

Les analyses se sont terminées en 2005. Résultat: des 5 millions de puits testés, 29 % étaient contaminés.

Aujourd'hui, la situation est maîtrisée, mais les Bangladais n'ont pas fini d'en subir les conséquences. Car l'arsenic tue lentement. Son effet ne se manifeste qu'après cinq à 20 ans. Les premiers symptômes se résument à des lésions sur la peau, qui peuvent laisser place à la gangrène et nécessiter des amputations. L'arsenic peut également causer des cancers du foie et des reins, de même que des crises cardiaques.

Dans le village de Miapur, un nouveau puits donne de l'eau saine aux 5000 habitants depuis trois ans. Mais beaucoup de gens sont toujours malades. Shubika, 23 ans, a donné naissance à un petit garçon l'an dernier. «Quand j'étais enceinte, mon corps a enflé. Après l'accouchement, j'étais très fatiguée, dit-elle. Encore aujourd'hui ma peau brûle, je ne peux plus marcher pieds nus. Même allaiter mon fils m'épuise.»

À l'heure actuelle, environ 80 % de la population du Bangladesh a accès à de l'eau saine. Le but est d'atteindre 100 % en 2010, tel que le veulent les Objectifs du millénaire pour le développement et l'eau de l'UNESCO. «Avec les problèmes d'arsenic, le Bangladesh est le seul pays qui a connu un recul par rapport aux objectifs. Mais la situation s'améliore d'année en année, explique Richard Johnston, ingénieur de l'UNICEF qui travaille à Dacca. Depuis 2000, plus de 100 000 nouveaux "bons" puits ont été construits, dont 14 000 fournis par l'UNICEF.»

Encore aujourd'hui, ma peau brûle, je ne peux plus marcher pieds nus.

La technologie des bons puits varie d'un village à l'autre. Dans un village situé dans la région de Chapainawabganj, un dispositif de filtration mis au point par l'ONG Proshika filtre l'eau. Abdus Rashid, le responsable du filtre, ne ressent plus les symptômes de l'arsenicose. Hormis sa main paralysée, il est en bonne santé.

«Avant, j'étais ignoré dans la communauté, car j'étais handicapé. Aujourd'hui, je suis reconnu. Je suis dans le comité de gestion de la mosquée et dans le comité de parents de l'école de ma fille.»

Seul hic, l'homme déverse les résidus du filtre à l'arsenic dans le drain public qui, lui, se déverse dans la rivière. Lors de notre visite, l'ingénieur de Proshika lui apprend qu'il peut vendre les résidus du filtre à des fabriques de céramique.

«Il y a encore beaucoup de travail de sensibilisation à faire par rapport à l'hygiène de l'eau», souligne M. Johnston, de l'UNICEF.

Son organisme a été blâmé pour ne pas avoir fait des tests de détection de l'arsenic dès le départ. Les différents experts que nous avons interviewés s'entendent sur le fait que c'était de la négligence. Ils considèrent aussi que le gouvernement a pris ses responsabilités.

«Mais il manque de coordination entre les différentes organisations, signale Mohamed Jainal Abedin, de l'ONG DASCOH. Il faut que le gouvernement assure une coordination nationale.»

Mashfique Ahmed est du même avis. «Mais heureusement, les Bangladais sont réceptifs aux changements.»

De par nature, les Bangladais ne sont pas des victimes. Prenez Abdul Kolipa. Cet homme de 50 ans a perdu sa fille et sa première femme. L'eau contaminée à l'arsenic a détruit sa vie et sa famille. Sa conclusion?

«Nous avons eu cette maladie. Mais prions Dieu pour qu'elle n'arrive à personne d'autre.»

Cette partie nord du Bangladesh se dessèche pour des raisons climatiques, mais aussi politiques. En 1975, l'Inde a construit un barrage hydroélectrique à Farraka. Durant la saison des pluies, ils ouvrent grand les barrières. Mais durant la saison sèche, les autorités indiennes retiennent l'eau.

« De janvier à mai, il y a 53 % moins d'eau qu'avant 1975 », indique le Bangladais Monirul Mirza, qui a écrit un livre sur le sujet, *The Ganges Water Diversion : Environmental Effects and Implications*.

M. Mirza est professeur au département de physique et des sciences environnementales de l'Université de Toronto. Il est aussi chercheur à la Division de la recherche sur les impacts et l'adaptation à Environnement Canada. Le Bangladais a quitté son pays à la suite des inondations catastrophiques de 1998, durant lesquelles plus de 1200 personnes ont perdu la vie.

« L'eau du fleuve est essentielle. Elle est utilisée pour l'agriculture, la pêche, la navigation, de même que pour des besoins industriels, poursuit-il. C'est aussi important pour le maintien de l'écosystème dans les Sunderbans. »

L'affaiblissement du débit des fleuves se jetant dans le golfe du Bengale augmente la salinité des cours d'eau. L'impact se fait déjà sentir dans les Sunderbans, au sud-ouest du pays, où on retrouve la plus grande mangrove du monde. Cette forêt littorale marécageuse est un protecteur naturel capital contre les cyclones, la sécheresse et l'érosion. « La mangrove a besoin d'eau salée, mais aussi d'eau douce », explique M. Mirza.

En 1996, l'Inde et le Bangladesh ont conclu une entente, en vigueur jusqu'à 2026. « Mais l'Inde planifie de relier ses rivières principales. C'est un autre problème à venir », signale Monirul Mirza.

Le professeur et chercheur craint également que l'Inde négocie avec le Népal – d'où provient 70 % de l'eau du Gange – en écartant le Bangladesh. « L'Inde veut que le dossier soit bilatéral et non multilatéral. »

Le Bangladesh est situé à la jonction des trois plus grands fleuves d'Asie. Mais aucun d'entre eux ne prend sa source dans le pays, qui est donc à la merci des décisions de ses voisins.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

Des Bangladais creusent un puits.



PHOTO ROBERT SKINNER, LA PRESSE ©

Trop d'eau, c'est comme pas assez

ÉMILIE CÔTÉ

Le réchauffement de la planète va aggraver le manque d'eau des Bangladais. Le manque d'eau potable, précisons. Car le Bangladesh est situé dans un vaste delta alluvial, à la jonction des trois plus grands fleuves d'Asie. Chaque année, des inondations font des centaines de morts.

« Dans le Sud, le niveau de la mer augmente et les sols se salinisent. Mais dans le Nord, il y a des problèmes de sécheresse. La situation est aussi grave », souligne Mamunul Khan, expert en environnement du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD).

L'agriculture est essentielle à la survie des Bangladais. Des 20 millions de fermiers, 80 % cultivent le riz, qui pousse dans l'eau.

« La plupart des Bangladais ne connaissent rien aux changements climatiques. Ils ne font pas le lien. Ils disent que c'est naturel, que c'est la décision de Dieu », souligne M. Khan.

L'intensification des moussons est aussi une conséquence du réchauffement climatique, ajoute-t-il.

Le 11 juin dernier, *La Presse* a rencontré Alap Hassian, qui cultive le jute, le sésame et la canne à sucre dans un village du nord du pays. « J'attends la pluie avec impatience », confiait le pauvre homme. Le même jour, des pluies torrentielles s'abattaient sur la ville portuaire de Chittagong, causant un glissement de terrain qui a entraîné dans la mort plus de 125 personnes.

Trop d'eau, c'est aussi grave que pas assez…

SAUVONS LA PLANÈTE

L'EAU MENACÉE

L'Australie a soif. Ce pays-continent subit une sécheresse qui s'éternise. L'utilisation de l'eau est soumise à de nombreuses restrictions, mais ce n'est pas suffisant face aux besoins de l'agriculture et d'une population en croissance. Le pays adopte donc de nouvelles initiatives, incluant le recyclage des eaux d'égout et la construction d'usines de désalinisation. Des choix qui ne font pas l'unanimité. *La Presse* est allée voir.



PHOTO ANDRÉ DUCHESNE, LA PRESSE ©

La rivière Darling est la plus longue d'Australie. Et certainement l'une des plus touchées par la sécheresse, constate le géologue et écologiste Barney Stevens, de Broken Hill.

REQUIEM POUR LA



ANDRÉ DUCHESNE
ENVOYÉ SPÉCIAL
AUSTRALIE

Depuis plus d'une heure nous roulons sur un interminable chemin de terre, entre les villages de Wilcannia et de Menindee. Nous sommes dans l'Outback australien, à plus de 1000 kilomètres à l'ouest de Sydney.

Géologue à la retraite depuis à peine trois semaines et environnementaliste convaincu, Barney Stevens a beau conduire à 100 à l'heure, le paysage reste figé, quasi lunaire.

Nous croisons davantage de cadavres de kangourous pourrissant au bord de la route que de voitures et de bâtiments de ferme réunis. Quelques troupeaux de moutons et de vaches trompent l'ennui.

« Au moins, c'est vert, dit Stevens. Grâce à la pluie, la végétation est revenue. L'an dernier, il n'y avait rien ici. Au début de l'année, il s'est mis à pleuvoir. Depuis, il pleut à l'occasion. Ça permet à la végétation de pousser. »

La pluie fait peut-être pousser les plantes, mais il n'y en a pas assez pour remplir les rivières.

Depuis notre départ de Broken Hill, tôt en matinée, nous allons d'un endroit à l'autre voir l'état de la rivière Darling. Plus long cours d'eau d'Australie (2740 kilomètres), la Darling est dans un état pitoyable. Son flux est irrégulier, presque exsangue. Elle coule péniblement sur quelques kilomètres, puis s'arrête. À plusieurs endroits, nous marchons dans son lit asséché qui s'étend à perte de vue. La végétation y pousse dans l'anarchie. Quelques déchets jonchent la terre sablonneuse: pneus, souliers, bouteilles. Nous ramassons des carcasses de moules.

Le panier alimentaire

Depuis le début des années 2000, une sécheresse frappe l'Australie. Ce n'est pas la première dans ce pays, le plus sec du monde. Évidemment, on attribue la situation aux changements climatiques. Mais une demande soutenue d'eau potable pour l'agriculture, l'industrie et une population en pleine croissance fait aussi partie du problème.

L'assèchement des rivières se répercute sur le niveau des réservoirs d'eau potable, où l'eau s'évapore. La qualité de l'eau restante en souffre. Or, plusieurs grandes villes dépendent de ces réserves. Ainsi, la région de Brisbane, la capitale du Queensland, s'approvisionne dans trois réservoirs dont le niveau est en deçà de 20 %.

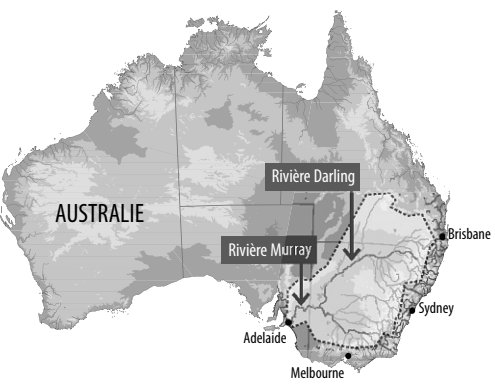
À Menindee, le lac a été totalement vidé pour abreuver l'État de l'Australie du Sud. De petits chalets sont construits au bord de la rive asséchée. « Ces habitations appartiennent à des gens de Broken Hill qui voulaient y passer leur retraite, à faire du bateau, dit Barney Stevens. Auparavant, ce lac était le terrain de jeu de Broken Hill, qui se trouve à 110 kilomètres d'ici. »

Comme partout dans le monde, c'est l'agriculture qui constitue le plus grand

LE BASSIN MURRAY-DARLING

Rivière Darling	**2740 km**
Fleuve Murray	**2530 km**
Territoire occupé	**1 061 469 km²**
Mammifères vivant dans le bassin au moment de la colonisation européenne	**85 espèces**
Mammifères disparus	**20 espèces**
Oiseaux en danger	**35 espèces**
Mammifères en danger	**16 espèces**

Source : Murray Darling Basin Commission



Quand sécheresse rime avec détresse

ANDRÉ DUCHESNE

WILCANNIA, Australie — À près de 200 kilomètres au nord-est de Broken Hill, la communauté de Wilcannia est traversée par la rivière Darling. En septembre 2006, le courant de la rivière s'est arrêté net, presque sous le pont de la route principale. En amont, l'eau stagnante a une teinte maladive. En amont, c'est sec.

« Cela fait 330 jours que le flux de la rivière s'est arrêté, fait remarquer Tim Hazell, directeur des services corporatifs du Central Darling Shire Council, genre de MRC qui gère un immense territoire de 52 500 kilomètres carrés où ne vivent qu'environ 1800 personnes. Il y a 1000 kilomètres de rivière dans notre territoire dont 800 sont asséchés. »

La population de Wilcannia est d'environ 600 personnes. La majorité, autour des deux tiers, sont des aborigènes. Selon Tim Hazell, leur moral oscille avec le niveau de la rivière. « Quand la rivière ne coule pas, le moral des aborigènes est bas, constate-t-il. Le taux de criminalité augmente. Les aborigènes sont des peuples de rivière. De voir la Murray dans cet état les attriste. »



PHOTO ANDRÉ DUCHESNE, LA PRESSE ©

Toute la région entre Broken Hill et Wilcannia est semi-désertique. Avant il y avait un lac ici.

Il fut une époque, assure Hazell, où la Murray était si haute que les enfants pouvaient sauter dans l'eau depuis le pont. Maintenant, l'eau, une espèce de piscine verdâtre répugnante, se trouve à une bonne vingtaine de mètres sous le tablier.

Construite sur la route 32, qui traverse l'État du New South Wales d'est en ouest, la communauté est pratiquement un village fantôme.

Lorsque nous nous y sommes arrêtés, à la fin d'une matinée ensoleillée, il ne se passait strictement rien. De rares voitures circulaient dans la rue principale. La plupart des commerces étaient placardés. Les quelques personnes croisées marchaient sans but dans les rues ou étaient assises au bord du trottoir à attendre que le temps passe.

Ou que le flux de la rivière reprenne…

SAUVONS LA PLANÈTE **L'EAU MENACÉE**





PHOTO ANDRÉ DUCHESNE, LA PRESSE ©

Il ne pousse rien sur la terre de Neville Crisp. Et c'est comme ça depuis des années, permis d'irrigation ou pas.

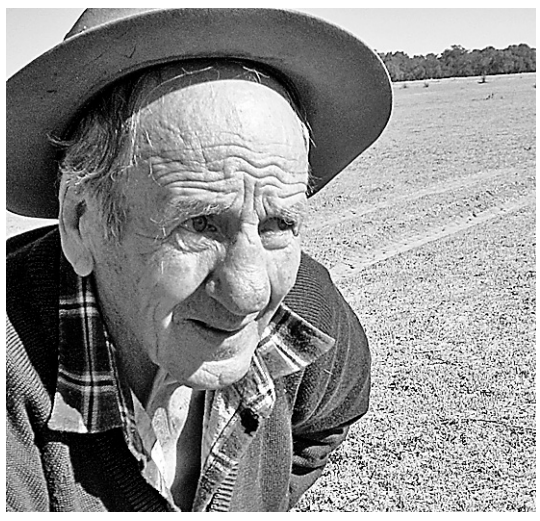


PHOTO ANDRÉ DUCHESNE, LA PRESSE ©

Neville Crisp, 75 ans, n'a pu cultiver sa terre depuis un quart de siècle. Pourtant, avant, il y poussait du blé, des tournesols...



PHOTO ANDRÉ DUCHESNE, LA PRESSE ©

Le lac Menindee a été complètement vidé au profit de l'État de l'Australie du Sud.

RIVIÈRE DARLING

consommateur d'eau. Mais les fermiers écopent aussi. Leurs réserves d'eau s'évaporent. Du haut des airs, on remarque les cernes formés par l'effet de surchauffe au bord des réservoirs. Tout autour, la terre est ridée comme la peau d'un vieil éléphant.

Afin de contrôler l'irrigation des terres, des organismes gouvernementaux veillent à la distribution de quotas d'eau. Un des plus importants est la Murray-Darling Basin Commission. L'organisme gère le bassin hydrographique du fleuve Murray et de la rivière Darling, son principal affluent.

Le bassin, surnommé le panier alimentaire de l'Australie, arrose un territoire grand comme la France et l'Espagne réunies. Presque la moitié de la production agricole du pays en dépend.

Tuer une vache

Les quotas sont distribués en fonction des types de cultures et du niveau d'eau des réservoirs et des rivières. Mais ces niveaux sont si bas que certains fermiers ne pratiquent plus leur métier depuis des années. De plus en plus d'études climatologiques indiquent que la sécheresse achève. Les gouvernements donnent de l'aide financière. N'empêche. Le désespoir est grand dans le monde rural.

Parlez-en à Neville Crisp, 75 ans, établi sur une ferme de 640 acres depuis 1970 dans la région de Wilcannia. Cela fait un quart de siècle qu'il n'a pas cultivé sa terre.

« Lorsque nous l'avons achetée, en 1970, j'étais convaincu de faire la bonne affaire, dit-il en montrant de la tête les eaux de la rivière, en contrebas, derrière la maison. J'ai cultivé du blé, des tournesols, de la luzerne. Mais dès les années 80, il n'y avait plus assez d'eau. J'ai arrêté. »

À ce moment-là, Betty, la femme de Neville, a repris son travail d'infirmière. Le couple avait, heureusement, un peu d'argent de côté. Ils ont survécu. Propriétaires, ils ne veulent pas quitter ce coin tranquille. Ils se disent heureux de vivre ici. Leurs quatre enfants, adultes, sont partis. Aucun ne veut reprendre le collier.

M. Crisp possède un permis pour irriguer ses champs. Valide seulement lorsque la rivière atteint un certain niveau. Ce qui n'arrive jamais. « Cela ne survient que lorsqu'il y a des inondations. Mais il ne possède pas de réservoir », explique Barney Stevens.

Lorsque nous sommes arrivés à la ferme, Betty étendait du linge sur la corde. Dans la cuisine où il faisait froid, une soupe mijotait sur le poêle. À la radio, c'était le bulletin d'information du midi. M. Crisp a enlevé son vieux chapeau de feutre, laissant voir ses cheveux en bataille. Il est allé s'asseoir au bout de la table et a prêté l'oreille.

L'animateur poursuivait une conversation endiablée avec un expert sur les derniers relevés des taux de salinité et de conductivité électrique (le sel est un bon conducteur d'électricité) dans la rivière Darling.

« Il y a tellement de sel là-dedans que ça pourrait tuer une vache », a lancé l'expert.

« Comme c'est terrible, dit Neville. Il y a de quoi être désespéré. »

Haro sur les producteurs de riz et de coton

ANDRÉ DUCHESNE

Le manque criant d'eau en Australie ne serait pas uniquement imputable aux changements climatiques. Chez les écologistes et plusieurs politiciens, d'aucuns imputent la disette à la gourmandise de l'agriculture et, plus particulièrement, aux producteurs de coton et de riz.

« Ça ne devrait tout simplement pas exister dans ce pays », dit David Patton, biologiste de l'Université d'Adélaïde.

Tous s'entendent sur le fait que le riz et le coton nécessitent le plus d'eau. Et comme plus de 80 % des deux productions sont exportés, plusieurs estiment que c'est, par ricochet, de l'eau fraîche qui s'en va ailleurs.

Les producteurs répliquent qu'ils font tout en leur pouvoir pour sauvegarder l'eau. Ainsi, les producteurs de coton ont à ce point amélioré leurs méthodes qu'ils produisent trois fois plus à l'hectare qu'ailleurs dans le monde. Cela dit, ils sont aussi régis par des quotas d'eau. Ainsi, l'an dernier, seulement 5 % des producteurs de riz de la vallée du fleuve Murray ont ensemencé leurs terres.

En avril dernier, la situation était si désespérée que le premier ministre John Howard a demandé aux Australiens de prier pour qu'il pleuve. Le gouvernement fédéral a aussi annoncé qu'il prenait le contrôle de l'irrigation dans le bassin Murray-Darling. Cette initiative s'accompagne d'un plan de 10 milliards de dollars pour améliorer les techniques d'irrigation et le rachat des quotas accordés en trop à certains fermiers.

Des négociations ont eu lieu entre le gouvernement central et les États pour s'entendre sur les détails du plan. Tous se sont rangés derrière le projet, sauf l'État de Victoria qui ne voulait pas céder les droits d'irrigation de ses fermiers. Le fédéral a décidé de lui forcer la main. Victoria veut s'adresser aux tribunaux. Un genre de guéguerre fédérale-provinciale, en somme.

EAU POUR LA PRODUCTION AGRICOLE EN AUSTRALIE

Culture	Eau*
RIZ	14,1 Ml/ha
COTON	6,5 Ml/ha
CANNE À SUCRE	5,4 Ml/ha
FRUITS	4,8 Ml/ha
PÂTURAGE	4,0 Ml/ha

*Eau requise en mégalitres (un million de litres, par hectare)

Source : Cotton Australia

DE L'EAU D'ÉGOUT DANS VOTRE CARAFE

ANDRÉ DUCHESNE

BRISBANE, Australie — En mars dernier, les électeurs de l'État du Queensland devaient se prononcer par référendum sur le projet de recycler l'eau des égouts pour en faire de l'eau potable. Pour les usages industriels, domestiques et pour... boire.

Quelques semaines avant le vote, le gouvernement a télescopé la procédure. Estimant trop grave la menace de manque d'eau, le premier ministre Peter Beattie a décrété qu'il fallait aller de l'avant sans délai. Tant pis pour les opposants. Et le « facteur yeurk ».

Depuis, toute la région de Brisbane est en chantier. Quelque 1500 ouvriers construisent à pleine vapeur un pipeline de 200 kilomètres destiné à acheminer l'eau des égouts vers des stations où elle sera filtrée, purifiée et chlorée. Puis elle sera déversée dans le réservoir Wivenhoe, le plus grand de la région.

On n'a pas lésiné sur les moyens de réaliser en un temps record ce projet appelé Western Corridor. Incluant la location d'une excavatrice géante. Surnommé « Big Joe », l'engin de 147 tonnes creuse chaque jour la terre sur une longueur de 100 à 500 mètres pour y enfouir la conduite d'eau dont la largeur peut atteindre 1,5 mètre.

« À terme, nous pourrons produire 232 mégalitres d'eau par jour. Cela représente environ 30 % des besoins quotidiens de Brisbane », indique Mark Pascoe, grand responsable du projet.

Pendant ce temps, à Tugun, sur la Sunshine Coast, on construit une usine de désalinisation de l'eau de mer. Cela inclut un tunnel de captation qui puisera l'eau à 1,4 kilomètre de la rive et un pipeline de 25 kilomètres. L'eau sera désalinisée par osmose inversée, procédé par lequel on la pousse dans des microfiltres. Ceux-ci retiennent le sel, qui est retourné à la mer.

« Nous avons réalisé des tests à l'aveugle avec des citoyens pour nous assurer qu'ils étaient satisfaits du goût de l'eau », dit Alan Davie, responsable des communications.

L'État du Queensland a engagé 9 milliards de dollars (8,5 milliards CAN) dans des projets d'infrastructures d'eau. Il n'est pas le seul. Des usines de désalinisation sont en chantier un peu partout dans le pays, dont deux à Sydney. Une usine fonctionne déjà à Perth, sur la côte Ouest. Des projets de recyclage sont aussi en chantier ailleurs.

De la grogne

Ces projets ne font pas l'unanimité. D'aucuns refusent de boire de l'eau d'égout, peu importe le nombre d'étapes franchies pour en faire de l'eau pure. Quant à la désalinisation, elle crée d'autres problèmes. Comme la principale source énergétique du pays est le charbon (plus de 80 %), faire fonctionner ces usines se traduira par l'émission de gaz à effet de serre. Celle de Tugun, par exemple, émettra des GES équivalant à 50 000 voitures, selon les écologistes.

« Nous sommes conscients des problèmes, soupire Alan Davie, qui ne conteste pas ces chiffres. Mais vous savez, les GES émis par la future usine de Tugun seraient annulés si chaque ménage de la région installait une seule ampoule fluocompacte de 60 watts dans sa demeure. » Une campagne en ce sens est menée auprès du public.

Citant des études, M. Davie assure aussi que les rejets de sel dans la mer n'affecteront pas la vie aquatique. « Nous allons limiter nos rejets sur une très petite surface du fond marin. »

À Sydney, on projette d'alimenter la future usine par énergie éolienne. Ce n'est pas satisfaisant aux yeux de Sam McGuinness, du Nature Conservation Council. « Avec les récentes pluies, en juin, le niveau du réservoir Warragamba (la principale source d'eau de Sydney) est remonté à 57 %, dit-il. Cela garantit trois ans d'approvisionnement et ce, sans pluie. Et Sydney reçoit en moyenne 1000 millimètres de pluie par an. »

Le plan de développement de l'eau de Sydney prévoit des projets de désalinisation et de recyclage qui permettront d'ajouter 300 millions de litres d'eau par jour. En moyenne, l'usage quotidien est de 1300 millions de litres.

Sam McGuinness reconnaît les efforts des dernières années. Il affirme que Sydney consomme la même quantité d'eau qu'en 1972 et ce, en dépit de l'augmentation de la population et des activités. Mais encore là, les individus consomment trop.

Il faut augmenter le prix de l'eau, dit-il, favoriser le recyclage des eaux usées et accélérer l'implantation des réservoirs d'eau de pluie. Ces réservoirs, dont l'achat est subventionné, ont une capacité moyenne de 5000 litres. Ils sont bien présents dans les régions rurales, mais pas dans les villes.

DIMANCHE PROCHAIN

DES TRUCS POUR ÉCONOMISER L'EAU

Découvrez les gagnants de notre concours SOS Planète.

PLUS LECTURES

DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout… à sa façon

DES CHIFFRES QUI PARLENT

170 000

Le nombre d'enfants âgés de moins de 15 ans dont les parents sont partis travailler à l'étranger, laissant leur progéniture derrière eux.

60 000

Le montant, en euros, que des Albanais du Kosovo espèrent recueillir pour ériger une statue de l'ex-président américain Bill Clinton. Ce dernier a déjà une rue qui porte son nom loin dans la capitale, Pristina. Et une murale de plus de sept mètres de haut. La statue serait érigée sur le boulevard qui porte déjà son nom. On est populaire ou on ne l'est pas.

ICI ET AILLEURS

ÉTATS-UNIS

L'appât du gain…

Parfois, les agences de presse rapportent de drôles d'histoires. Celle qui suit raconte l'histoire d'un homme qui a perdu sa jambe dans un accident d'avion et qui la gardait, congelée puis séchée, dans son barbecue (!) en attendant de pouvoir être enterré avec son membre amputé. Mais à la suite d'un défaut de paiement, ses affaires ont été saisies, la barbecue a été vendu avec son étrange contenu. Le nouveau propriétaire a essayer de rentabiliser sa découverte en exhibant son barbecue pour la modique somme de trois dollars – un dollar pour les enfants. Morale de l'histoire: si vous gardez votre jambe dans votre barbecue, vous avez intérêt à payer vos comptes.

ÉTATS-UNIS (BIS)

Problème d'identité

Un couple de fermiers du Dakota du Nord ont eu la surprise, en déplaçant leur troupeau de vaches, de trouver un orignal tapi au milieu de leurs bêtes. Pas moyen de s'en débarrasser, l'animal faisait tout pour retrouver ses amis. «Il pense qu'il est une vache», a conclu le fermier Ernie Fischer. Il paraît que ce n'est pas l'unique cas de confusion identitaire parmi les orignaux. À quand une commission Bouchard-Taylor, version grosses bêtes?

ILS, ELLES ONT DIT

Positif

« La présence du président iranien, héroïque, sage et spirituel, à la Conférence annuelle des Nations unies et ses nombreux discours et entretiens à New York ont soulevé des vagues de joie et de fierté au sein de la très pieuse nation iranienne, toutes classes sociales confondues, ainsi que chez les partisans et les soutiens de la Révolution islamique de par le monde. »

— Cette essoufflante apologie émane d'un communiqué de la présidence iranienne à la suite de la visite de Mahmoud Ahmadinejad à New York.



PHOTO AFP

Moines bouddhistes priant à Rangoon lors des manifestations contre le régime birman.

Déterminé

« Ce n'est qu'une pause dans notre lutte, ce n'est pas la fin. »

— VIDA, un bonze birman qui a fui son pays à la suite de la répression du mouvement de contestation auquel il a participé. Il a été interrogé par un journaliste du *Globe and Mail* en Thaïlande.

EN HAUSSE, EN BAISSE



DENIS CODERRE.
Bon, ça ne lui arrive pas souvent. Mais il lui a fallu du cran pour mener à terme son projet de voyage en Afghanistan. Et puis, son début de barbe (tenue de camouflage pour Kandahar ?) nous le rend irrésistible.



LA GASPÉSIE
Pour s'être montrée prête à accueillir tous les immigrants qui voudront bien s'y installer. Bon, on sait qu'il n'y en aura pas beaucoup. Mais ça fait du bien à entendre.

LOUISE HAREL
Une future *has been* ?

Envoyez-nous vos commentaires et suggestions à **ohetbah@lapresse.ca**
Avec l'AFP, Associated Press, Reuters, BBC et *Libération*.

Les cinq « B » de ma vie de lecteur



DANY LAFERRIÈRE

CHRONIQUE

Il s'agit de Basho, Bukowski, Borges, Boulgakov et Baldwin. Ils n'ont jamais été trop loin de moi depuis plus d'un quart de siècle. Le plus proche reste l'Argentin Borges. Dans la voiture, au restaurant, dans un lit, dans le bain, chaque fois que je m'ennuie je fais appel à l'un d'eux.

Basho (1644-1694)

En route vers l'aéroport, j'ai toujours Basho dans ma valise. Je connaissais Basho pour l'avoir croisé parfois dans certaines revues underground. C'est un maître de cet art japonais du bref – le haïku. Trois vers, pas plus, et le tour est joué. Le haïku exige un sens de l'observation que notre époque a oublié. Qui, à part Basho, entend la douleur de la cigale dans son cri? « Rien ne montre dans leur cri / Qu'elles vont mourir / les cigales. »

Il n'y a pas de morale chez Basho. La cigale devient son cri, et ce cri traverse l'espace et le temps. Basho un photographe de l'émotion. Son grand poème : « La Route étroite vers les districts du nord » reste à mon avis l'un des plus émouvants textes de la littérature universelle. Parce qu'il mêle la poésie à la prose, et les deux à la vie. Vers la fin, avant que la fatigue ne le cloue définitivement sous son bananier, il décide de faire, à pied, ce grand voyage vers le nord du Japon. Voulant voir la pleine lune sur la baie de Tsuruga, il partit au milieu du mois de mai. Mais le 20 octobre, plus tard, il était toujours en route, cette fois vers Isé pour retrouver Sora, son jeune disciple tombé malade. Il a connu la pluie, le froid, la chaleur, les moustiques, les chemins escarpés, mais ne rentra pas avant l'hiver à son ermitage. Sur son écritoire, il a noté tout ce qu'il a vu et ressenti. Le poète vagabond tenta un dernier voyage vers 1694 pour aller, cette fois, vers le sud-ouest, mais il mourut en chemin de dysenterie, à Osaka. Voilà que Kerouac, plus de 250 ans plus tard, devint célèbre pour avoir raconté sa virée en voiture à travers les États-Unis. La différence, c'est que Basho n'était plus un jeune homme tenté par l'aventure, mais un homme déjà malade, et qu'il a fait le voyage à pied. Il ne s'agissait surtout pas d'un exploit, mais d'une manière de vivre – « Notre vie même est un voyage », note-t-il la veille de son départ.

Baldwin (1924-1987)

Je connaissais le nom de Baldwin depuis mon adolescence. En Haïti, on connaît le nom de chaque Noir qui a soulevé une pierre sur la planète. Je le connaissais parce qu'il était un ami de Martin Luther King. Son nom était associé à son célèbre essai : *La prochaine fois, le feu*. Ce livre brûlant mettait en garde l'Amérique contre son aveuglement par rapport à la situation désespérée d'une partie de sa population – les Noirs. Pour Baldwin, la puissante Amérique blanche devait veiller à ne pas augmenter la tension déjà forte en refusant aux Noirs une égalité sociale, économique et politique. Il l'exaltait à aller au-delà du discours de compassion. Et si cela tardait encore, Baldwin annonçait le feu que les Black Panthers allumeraient aux quatre coins d'une Amérique raciste. Ce qui m'avait intrigué, c'est que Baldwin ne poussait pas à la haine raciale, et cela malgré la longue humiliation qu'a connue ses frères. Il se plaçait au milieu des belligérants pour dire ceci : personne ne s'en sortira tout seul. Les Noirs ont tort de croire que les Blancs ne sont que des immigrés d'Europe qui devraient retourner chez eux. Les Blancs, aussi, de penser que les Noirs devraient être refoulés en Afrique. L'Amérique est née d'un crime : le génocide amérindien. Personne n'est donc légitime ici. C'est cela l'Amérique, martelait Baldwin dans cette magnifique conversation qu'il a eue avec l'ethnologue Margaret Mead (« *A Rap on Race*, 1971 »).

Mais ce qui m'a intéressé chez Baldwin, c'est ce mélange de passion et de lucidité, de rage et de courage. Le miracle, c'est que ce jeune homme de Harlem (le quartier le plus pauvre de New York), maigrichon avec des yeux globuleux et une intelligence effrayante, soit devenu l'intellectuel le plus intrépide de sa génération, par l'audace de ses réflexions et le feu qu'il infuse à ses phrases. En pleine Amérique intolérante des années 50, il déclare son homosexualité et écrit sur Gide le commentaire, à ma connaissance, le plus lucide sur cette question. Je ne sais pas combien de fois, j'ai relu son premier essai *Personne ne sait mon nom*. Sa force réside dans cet effort désespéré de comprendre l'autre. Alain Mabanckou vient d'écrire une magnifique *Lettre à Jimmy* (Fayard, 2007). Pour Baldwin, personne ne doit rester sur le bord de la route à regarder passer la vie.

Boulgakov (1891-1940)

L'écrivain russe Mikhaïl Boulgakov m'a sauvé la vie en me faisant rire durant une des périodes les plus sombres de mon existence. Je travaillais depuis un moment dans une manufacture de Montréal, et j'avais l'impression de marcher vers un précipice. Ce que le poète haïtien Jean Brière appelle « un horizon sans ciel ». Il n'y avait aucune possibilité, me semble-t-il, d'échapper à l'enfer de l'usine. Je parle d'un type d'ouvrier qui n'était pas payé selon la loi, et dont le salaire était fixé abusivement par le boss. Nous regardions le salaire minimum comme une forme d'accession à l'humaine condition. Nous pouvons toujours croire que notre société est démocratique, et non étonner quand on nous dit qu'elle ne l'est pas pour tout le monde, mais un fait reste têtu : la machine broie les plus faibles. Et les cris venant du sous-sol ne parviennent pas toujours aux oreilles de ceux qui sont à la surface. Ces travailleurs sont comptés comme des boulons. N'étant pas dans le système (on était payé au noir), ils sont notés comme des chômeurs. À l'époque où j'étais un de ceux qui partaient travailler avant l'aube pour ne revenir qu'après le crépuscule, un de ceux qui ne croisaient pas le soleil en hiver, eh bien, à cette époque, j'ai découvert un livre, *Le Maître et Marguerite*, que je lisais dans le métro. Ce livre m'avait fait retrouver le sourire d'abord, puis le rire gras. Boulgakov a imaginé le diable à Moscou. Pas le diable, tout feu tout flammes de la religion, plutôt tombé en désuétude. Mais un diable laïque qui peut paraître comique, mais méchant tout de même. Et, cheminant à côté, l'histoire de Marguerite, l'amour fou du maître. Le maître c'est Boulgakov, et Marguerite c'est la femme qui l'a accompagné dans ces années sombres où le dramaturge était banni des théâtres de Moscou. L'histoire du livre est aussi émouvante que le livre lui-même. Ce livre que Boulgakov a passé une partie de sa vie à écrire, et qu'il corrigeait encore sur son lit de mort. Quelque temps avant sa mort, le président de l'association des écrivains russes était venu le voir pour déplorer finalement ce « terrible malentendu ». Celui d'avoir mis à l'écart le meilleur d'entre eux. Ce Boulgakov qui m'a fait rire durant un moment difficile, alors que ce que je vivais n'avait aucune commune mesure avec ce qu'il endurait sous Staline.

Bukowski (1920-1994)

Je l'ai découvert, vers 1978, par ses *Contes de la folie ordinaire*. C'est le titre de ce livre qui m'a attiré dans cette librairie de la rue Saint-Denis, la librairie Québec-Amérique que tenaient Rolande Bengle et ses deux filles, Annick et Dominique. Je suis entré un samedi dans la librairie et Dominique Bengle m'a tout de suite offert un livre, sous l'œil amusé de sa mère. Les Bengle préféraient le lecteur à l'acheteur – on pouvait être les deux. C'était *Moby Dick*, l'un des livres fétiches de Dominique. Cette librairie sera vendue plus tard à l'écrivain-éditeur Victor Lévy-Beaulieu qui tient Melville pour le plus grand écrivain d'Amérique. Le livre que VLB écrira sur Melville (*Monsieur Melville*, VLB éditeur, 1978) reste son travail le plus achevé. Voyez, comment les choses aiment à se frotter les unes contre les autres pour produire l'étincelle de la vie. La semaine d'après, je suis revenu acheter le livre que je voulais lire : *Les contes de la folie ordinaire*. Tout de suite, sur le trottoir, j'étais au cœur de l'univers bukowskien. Je savais de quoi parlait ce Bukowski qui vivait dans une chambre crasseuse de Los Angeles. J'ignorais qu'on pouvait écrire ainsi – avec un tel naturel. Il faut toute une vie de travail pour atteindre cette simplicité. Faites gaffe, car rien n'est plus subtile que ce style en coup de poing qui n'ignore pas la tendresse.

Borges (1899- 1986)

Je le tiens pour le plus noble styliste de notre temps, ce qu'il a aussi pensé de Quevedo. Après avoir lu *Enquêtes 1937-1952*, on ne voit plus la critique littéraire de la même manière. Ses recueils de récits (*Fiction*, *L'Aleph*) érotisent notre esprit. Mais le meilleur Borges reste pour moi celui des interviews. Il en a donné tant que le quotidien *La Prensa* crut bon d'annoncer, un dimanche : « Dans ce numéro, il n'y a pas d'interview de Borges. » Il a dit, et en cela il a peut-être raison, « L'éternité me guette ».

PHOTO DE LA SEMAINE



PHOTO ASSOCIATED PRESS

À l'issue de leur premier sommet en sept ans, les dirigeants des deux Corées, Roh Moo-Hyun (Sud) et Kim Jong-Il (Nord), se sont prononcés jeudi en faveur de l'établissement d'un « régime de paix permanent » entre leurs deux pays.

Musulmane mais laïque



RIMA ELKOURI
TÊTE-À-TÊTE

Irshad Manji, auteure du best-seller *Musulmane mais libre*, était de passage à Montréal, cette semaine, à l'occasion de la sortie en DVD du documentaire *Oser sa foi*, un vif plaidoyer pour un islam réformé. Discussion sans voile avec une musulmane qui a le courage de ses opinions.

J'ai rendez-vous avec Irshad Manji au café Navarino, juste en face du YMCA du Parc, devenu célèbre pour son histoire de vitres givrées visant à préserver le regard des juifs hassidiques devant les femmes en tenue d'exercice. Même si elle vit à Toronto, l'auteure de *Musulmane mais libre* semble tout à fait au courant de l'histoire. Une histoire qui lui fait dire en souriant que les musulmans orthodoxes et les juifs orthodoxes se ressemblent bien plus qu'ils ne le pensent. « Avec ces vitres givrées, les musulmans devraient remercier les juifs d'avoir fait le sale boulot à leur place ! » lance-t-elle, avant d'éclater de rire.

Un café, Irshad ? Non, pas de café. « Je jeûne, dit-elle. En plus d'observer le ramadan, je jeûne aussi tous les vendredis depuis plusieurs années. Pas tant pour des raisons religieuses que pour des raisons spirituelles. Pour moi, le jeûne permet de développer une discipline, de l'empathie avec les pauvres. Ce sont des valeurs que je défends, particulièrement dans notre société où il est facile de perdre de vue le sens profond de la vie. »

Irshad Manji, 39 ans, a beau être une musulmane dissidente, lesbienne et féministe, elle n'en demeure pas moins pratiquante. Ce qui ne l'empêche pas de s'interroger de plus en plus sur la façon de concilier islam et laïcité. « Je sais que beaucoup de gens diront qu'on ne peut être les deux. Mais pour moi, être une fidèle musulmane, c'est être laïque. Ma lecture de l'islam et de toute foi abrahamique, c'est que seul Dieu connaît la vérité. Ce qui veut dire que nous, comme croyants, devons avoir l'humilité d'accommoder des points de vue différents. Et ça, ça ne peut se produire que dans une société laïque. »

Dans le film *Oser sa foi*, Irshad Manji souligne que nous vivons à une époque trouble où il est difficile pour une musulmane de critiquer trop franchement sa religion sans faire l'objet de menaces. Elle commence par raconter qu'elle vit dans une demeure à l'adresse secrète, avec des vitres pare-balles et une boîte à lettres sous clé pour empêcher qu'on y place une bombe. Sa quête en est une pour dénoncer l'injustice, sans se soucier de ceux qui pourraient être offensés par cette dénonciation, dit-elle. « En tant que musulmane, ma foi est inébranlable mais ma conscience est ébranlée. Des terroristes tuent des civils au nom de l'islam. »

Sa prise de parole provocatrice lui a valu des menaces de mort de la part de fondamentalistes. En revanche, sa façon de secouer l'islam sans jamais se poser en victime a bien sûr fait d'elle une héroïne en Occident. Un Occident qui, avouons-le, trouve aussi bien pratique, lui aussi, qu'on fasse le « sale boulot » à sa place. Et comment son discours est-il accueilli par ses coreligionnaires ? « Il y a trois ans, c'était 80 % de colère et 20 % d'appui. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire », dit-elle, heureuse de constater que son livre traduit en arabe a été téléchargé gratuitement par 250 000 internautes. Dans plusieurs pays moyen-orientaux, on se le passe sous le manteau. Et le film *Oser sa foi* piraté circule aussi allégrement sur le web.

Membre de la Fondation européenne pour la démocratie, un *think tank* établi à Bruxelles, Irshad Manji s'intéresse de près à la question de l'intégration des musulmans dans les sociétés occidentales. Elle s'indigne du fait que des fondamentalistes en Occident osent se réclamer de la liberté d'expression… jusqu'à temps que cette liberté soit celle de parler librement du prophète Mahomet.

Elle fait référence, entre autres, à la crise des caricatures. Elle déplore que les journaux nord-américains s'y soient autocensurés parce qu'ils craignaient des émeutes. « La vraie histoire, c'est que des imams au Danemark voulaient créer des émeutes avec ces caricatures », dit-elle. Je fais valoir qu'à mon sens, choisir de ne pas publier, c'était aussi choisir de ne pas se faire manipuler par des extrémistes qui auraient justement voulu qu'on le fasse pour leur donner des munitions et leur permettre de dire après : « Regardez comme ils nous méprisent ». « C'est une façon intéressante de l'interpréter. Je vais y réfléchir », me dit-elle, à la façon de ceux qui sont plus intéressés par le débat que par le besoin d'avoir raison à tout prix.

Et que pense cette musulmane féministe de la question du voile dans l'espace public qui se pose ici et ailleurs ? Irshad Manji m'explique avoir changé son fusil d'épaule concernant la question du voile en France. Elle était d'abord opposée à la loi française interdisant le port du voile à l'école parce qu'elle croyait avant tout au libre choix. Aujourd'hui, elle croit avoir fait une erreur en présumant que les jeunes femmes portant le voile en France le faisaient par choix. « J'ai changé d'avis parce qu'une semaine avant l'entrée en vigueur de la loi sur la laïcité, un grand sondage demandait aux femmes musulmanes de France si elles appuyaient l'interdiction de porter le hidjab à l'école. Et à la surprise générale, la majorité des femmes ont dit oui. Pourquoi ? Non pas parce qu'elles s'opposent à l'islam ou au Coran. Mais parce qu'elles s'opposent à la violence, à l'intimidation et au harcèlement des hommes de leur communauté si elles ne le portent pas. »

Irshad Manji rappelle que le voile, en fait, n'a rien à voir avec la religion. « Le Coran ne demande pas aux femmes de se voiler. Il demande aux femmes de se présenter de façon modeste. Cela peut vouloir dire porter des manches longues. Le hijab et le niqab viennent de la culture arabe tribale qui est antérieure à l'islam. »

Dans *Oser sa foi*, Irshad Manji interviewe une dissidente yéménite qui refuse de porter la burqa. « Quand on nous dit de nous couvrir, c'est comme si on traitait notre corps en entier comme un organe génital », plaidera-t-elle. Un argument qui amène Irshad Manji à pousser la réflexion encore plus loin. « Beaucoup de femmes et d'hommes musulmans disent que les femmes dans le monde occidental sont traitées comme des objets sexuels. Mais ce que cette femme du Yémen dit, c'est : " Regardez. Quand vous nous dites qu'il faut nous couvrir, vous traitez notre corps entier comme un organe génital !" Alors, comment pouvez-vous dire que vous ne nous traitez pas aussi comme un objet sexuel ? » Bonne question.

Cette question et d'autres plus profondes encore sur ce que devrait être par exemple un islam moderne faisant place au débat d'idées, Irshad Manji les posera de façon très concrète alors qu'elle se rendra dès janvier à la New York University pour y diriger le Moral Courage Project. Un projet dont le but est de former des leaders qui oseront dénoncer les injustices au sein de leur propre communauté. Car sans autocritique, point de salut, dit-elle.

Irshad Manji dit vouloir suivre de près le débat qui se déroule au Québec autour de ce qu'on appelle les « accommodements raisonnables ». Sa question aux commissaires Bouchard et Taylor ? « Que vont-ils recommander quand il s'agit de l'intolérance émanant de groupes fondamentalistes ? Quand l'intolérance vient de minorités, que fait-on ? Est-ce qu'on reste volontairement aveugle parce qu'il s'agit de minorités ? Je ne sais pas ce que la commission Bouchard-Taylor, dans son amour de l'harmonie, va dire sur le sujet. Mais moi, je ne suis pas disposée à tolérer l'intolérance. Voilà où je trace la ligne. »



PHOTO ARMAND TROTTIER, LA PRESSE ©

La dissidente musulmane Irshad Manji s'indigne du fait que des fondamentalistes en Occident osent se réclamer de la liberté d'expression… jusqu'à temps que cette liberté soit celle de parler librement du prophète Mahomet.

« Le Coran ne demande pas aux femmes de se voiler. Il demande aux femmes de se présenter de façon modeste. Cela peut vouloir dire porter des manches longues. Le hidjab et le niqab viennent de la culture arabe tribale qui est antérieure à l'islam. »

COURRIEL
Pour joindre notre chroniqueuse : rima.elkouri@lapresse.ca

CARICATURES DE LA SEMAINE

La Presse publie chaque semaine une sélection des dessins des caricaturistes de nos partenaires du réseau Gesca.







CYBERPRESSE
Voyez les dessins parus, jour après jour, dans *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Droit*, *La Tribune* et *Le Nouvelliste*, sur **www.cyberpresse.ca**

PLUS LECTURES

SIGNET

24 rue de Pontoise



CHANTAL GUY

Doit-on fouiller la vie personnelle des écrivains ? En quoi la connaissance de leur intimité nous éclaire-t-elle sur leur œuvre ? Pourquoi ce désir de franchir la frontière de la fiction et d'entrer dans le « réel » des auteurs ? Pourquoi l'admiration nous transforme-t-elle en vautours ? Pourquoi allons-nous nous recueillir sur leurs tombes ?

Dans le dernier numéro du magazine littéraire *Entre les lignes* présentement en kiosque, on apprend que l'écrivain et journaliste Marie-Andrée Lamontagne travaille depuis quelques années à une biographie sur Anne Hébert. Je réserve d'avance mon exemplaire et je serai parmi les premières à me précipiter à ma librairie dès la sortie de ce livre, c'est certain. En même temps, j'ai envie de m'excuser auprès de Mademoiselle Hébert, car je me sens déjà coupable de ma future intrusion dans une intimité qu'elle a toujours farouchement préservée. Je me sens presque traître… Mais il est évident que je succomberai à une tentation que je n'ai, de toute façon, aucune envie de combattre.

C'est que les écrivains pénètrent parfois trop profondément en nous pour que nous n'ayons aucun scrupule à faire de même avec eux. Est-ce de la vengeance ? Je ne sais pas. Nous voulons peut-être comprendre pourquoi quelqu'un qui nous est totalement étranger a pu nous toucher de façon aussi intime, justement…

Lors de ma dernière visite à Paris, j'ai fait un détour par la rue de Pontoise. Avec l'intention sincère et puérile d'un petit hommage devant le numéro civique 24, où Anne Hébert a habité. Le moins que je puisse faire pour l'écrivain ayant soigné ma première peine d'amour – la pire, celle qui modèlera toutes les autres. Plutôt que de mouiller mon oreiller pendant des semaines, j'avais lu Anne Hébert. TOUT Anne Hébert – ça vous donne une idée de l'intensité de mon chagrin.

J'ai égrainé les adresses en souhaitant intérieurement que le 24 ne soit pas inscrit à cet immeuble laid que j'ai aperçu au détour d'une rue. Malheureusement, c'était là. Déçue, j'observais l'endroit, à des années lumières de la mythique et romantique mansarde parisienne que j'imaginais. Ce n'est pas que j'espérais un palace, au contraire, mais…

L'art particulier de la biographie, c'est un peu ça: se délester du fantasme pour tenter de dire ce qui a vraiment été, en usant de la même arme que l'écrivain: l'écriture. Et dans ce cas, il y aura toujours une part d'invention, peu importe la recherche la plus aboutie. Si l'écrivain lui-même réinvente sa vie, que fait le biographe ? Il réinterprète ? Il déconstruit ?

Devant le 24 rue de Pontoise, je me disais: « c'est donc ici qu'elle a peut-être écrit *Les fous de Bassan*, *Héloïse*, *Le premier jardin*, *L'enfant chargé de songes*, *Le jour n'a d'égal que la nuit*. » S'il n'y avait pas une petite inscription où l'on peut lire « Ici vécut de 1980 à 1997 Anne Hébert, poétesse et romancière née au Québec », personne ne soupçonnerait son passage en ces lieux.

Petite inscription qui existe grâce à Jean-Marie Borzeix, son ancien éditeur, qui m'avait refilé l'adresse lors d'une entrevue. Je ne sais trop pourquoi, mais il croyait qu'au Québec, nous ne lisions plus Anne Hébert. « Ah, la pauvre Anne, a-t-il soupiré. Elle devenait physiquement malade quand elle voyait une caméra. Après le prix Femina, elle me disait qu'elle ne pouvait vivre au Québec, parce que tout le monde la reconnaissait. »

Elle préférait l'anonymat de Paris, où elle s'est réfugiée, cette éternelle jeune fille, mais elle est revenue finir ses jours ici. Je voudrais comprendre pourquoi cette vie cachée, pourquoi tant d'années passées dans l'ombre de la famille, pourquoi cette audace et cette exubérance créatrices qui ont éclaté en marge de l'éveil national au Québec. Il y a tant de choses que j'aimerais connaître, mais nous ne savons que très peu de choses de la vie intime d'Anne Hébert. « Il n'y a rien à savoir, vous savez, m'a dit Borzeix, qui a failli la convaincre de se soumettre à des entretiens pour la postérité. C'est une vie complètement consacrée à l'écriture. »

Pourtant, c'est précisément là-dessus qu'il y a tout à savoir, quand on aime la littérature.

DOSSIER



PHOTO JEAN-BAPTISTE MONDINO, FOURNIE PAR ALBIN MICHEL

Amélie Nothomb poursuit dans la veine autobiographique avec *Ni d'Ève ni d'Adam*, qui relate son histoire d'amour avec le timide Rinri lors de son retour au Japon en 1989. « Cette histoire est essentielle pour moi parce qu'elle a été ma première belle histoire d'amour », raconte la prolifique écrivaine.

ENTREVUE / Amélie Nothomb

Le retour au Japon

La rentrée littéraire ne serait pas la rentrée littéraire sans un nouveau Amélie Nothomb. Depuis le 1er septembre 1992, la brune Belge n'a pas manqué un seul de ces rendez-vous annuels avec ses lecteurs. Pour le meilleur et pour le pire. Avec *Ni d'Ève ni d'Adam*, elle retourne dans la première catégorie – et au Japon.

SONIA SARFATI

Il lui aura fallu 16 ans, à Amélie Nothomb, pour digérer l'histoire d'amour qu'elle raconte dans *Ni d'Ève ni d'Adam*. Seize ans pour en faire son 16e roman publié. Publié. La précision est, dans son cas, importante.

« J'écris trois romans par année, raconte-t-elle au bout du fil, jointe à Paris dans les bureaux d'Albin Michel, l'éditeur auquel elle est fidèle depuis ses débuts. Je suis en train d'écrire mon 62e. J'en publie une minorité. Les autres sont dans des boîtes à chaussures où ils se portent très bien. »

Et d'où ils ne sortiront jamais sinon pour être détruits. Amélie Nothomb a pris des mesures testamentaires pour que, même après sa mort, ces « enfants » – le mot est d'elle – ne soient montrés à personne. « Le but premier de l'écriture n'est pas la publication. Le but premier de l'écriture, c'est l'écriture elle-même. C'est l'élucidation d'un mystère. Ce n'est pas parce qu'on a vécu qu'on a compris. »

Il peut parfois arriver, dit-elle, qu'on veuille, qu'elle veuille, partager ce mystère avec les autres. « C'est le cas le plus rare chez moi! » rigole-t-elle.

Seize fois sur 62. Seize textes choisis de façon tout à fait instinctive. Toujours parmi ceux qu'elle a écrits pendant l'année précédente. Et à la satisfaction de son éditeur… à part pour le deuxième. Après *Hygiène de l'assassin*, elle lui avait en effet présenté autre chose que *Le sabotage amoureux*. Le texte refusé, duquel elle ne dira rien, est retourné dans sa boîte à chaussures. Y dort encore. À jamais.

Après, le flair de la romancière semble avoir été sans faille. D'accord, sa popularité peut aussi ne pas être étrangère au respect de ses choix par la maison qui la publie. « Mais pour moi, l'important est que je fasse mon choix honnêtement et avec désir. Et jusqu'à présent, je n'ai jamais regretté ces choix, même si le livre a été mal reçu. »

Mal reçu par la critique, s'entend. Elle sait que ses romans ont toujours trouvé des lecteurs qui en ont fait leur préféré. Même si, en général, on lui dit mieux aimer sa veine autobiographique que sa veine fiction.

« Les gens ont la perception que j'ai deux genres mais pour moi, je n'en ai qu'un. Je traite des mystères humains et il se trouve que, parfois, je suis la protagoniste de ce mystère. C'est la seule différence. »

Dans *Ni d'Ève ni d'Adam*, elle est, justement, l'héroïne. Le personnage central. À ses côtés, Rinri. Un jeune Tokyoïte timide, riche. Adorable. Une manière de prince charmant. Qui la traitera comme une princesse. Voudra l'épouser. Mais le fabuleux destin d'Amélie Nothomb l'entraînait ailleurs. Elle prendra ses ailes – enfin, celles d'un avion – à son cou avant de se faire passer le corde autour. Ce « mystère », la romancière l'a vécu à son retour au Japon, pays de sa naissance qu'elle a quitté… non, dont elle a été arrachée, quand elle avait cinq ans. D'où le désir d'y retourner. Cela se fera en 1989. *Ni d'Ève ni d'Adam* commence au moment de son arrivée à Tokyo et se termine alors qu'en filigrane se déroulent les événements relatés (avec brio) dans *Stupeur et tremblements*.

En filigrane parce que la sève de ce nouveau roman est dans la relation qui unit Amélie à Rinri. Lequel est tout d'abord son élève. « Le moyen le plus efficace d'apprendre le japonais me parut d'enseigner le français. » Ainsi s'ouvre le livre.

« Cette histoire est essentielle pour moi parce qu'elle a été ma première belle histoire d'amour. J'avais 21 ans, j'avais déjà eu des histoires… mais le genre dont on n'est pas très fier, dont on sort assez lamentable. Dont j'étais sortie avec une pas très belle image de moi », raconte-t-elle.

Arrive alors ce jeune homme qui la respecte. La traite bien. « Comme un être humain, quoi. » Et pourtant, elle n'a pu faire écho à l'amour que lui portait Rinri. « Pour que je puisse aimer quelqu'un d'amour, il faut que je sente que cette personne n'est pas totalement étrangère au mal. Ça ne veut pas dire qu'il doit être maléfique mais… je crois que ce qui me séduit le plus, c'est de sentir que quelqu'un a vaincu le mal qui était en lui. Rinri n'avait rien vaincu parce qu'il n'avait aucun mal en lui. »

Et Amélie Nothomb l'a aimé, mais de manière fraternelle. « Ce qui est quand même un très bel amour, poursuit-elle, mais qui n'est pas l'amour passionnel dont le monde occidental nous a donné le désir. »

De cet amour beau et pur, elle a fait *Ni d'Ève ni d'Adam*. Un roman dont le titre – « Ils me viennent toujours comme dans une illumination » – exprime entre autres l'étrangeté absolue, celle que l'on peut éprouver au Japon. Même quand on s'appelle Amélie Nothomb.

« Pour que je puisse aimer quelqu'un d'amour, il faut que je sente que cette personne n'est pas totalement étrangère au mal. Ça ne veut pas dire qu'il doit être maléfique mais… je crois que ce qui me séduit le plus, c'est de sentir que quelqu'un a vaincu le mal qui était en lui. »

NI D'ÈVE NI D'ADAM
Amélie Nothomb,
Albin Michel, 244 pages, 26,95$.

AU PIED DE LA LETTRE

DANIEL LEMAY



1 NAÏM KATTAN À LA GB

Le romancier, essayiste et critique Naïm Kattan est le premier invité de la nouvelle saison des Midis littéraires de la Grande Bibliothèque qui s'ouvrira jeudi à 12h30. Irakien d'origine puis étudiant à la Sorbonne, M.Kattan a émigré au Canada en 1954; auteur d'une trentaine d'ouvrages — *Le réel et le théâtral, L'écrivain migrant, L'anniversaire* —, il a reçu notamment le prix Athanase-David (2004) et plus récemment le prix Hervé-Deluen, décerné par l'Académie française pour une «contribution exceptionnelle à la défense et à la promotion du français comme langue internationale».

2 JOLIETTE SE DONNE

Ils seront à la SAQ, à la bibliothèque Rina-Lasnier, au marché IGA, dans les écoles et à la prison des femmes: après un an d'absence, les Donneurs sont de retour à Joliette. De vendredi à dimanche, plus de 70 écrivains — dont nos collègues Sonia Sarfati et Dany Laferrière, nouveau parrain de l'événement — s'installeront dans quelque 40 lieux d'écriture de la capitale de Lanaudière, qui pour parler de sa passion, qui pour aider à écrire un poème ou «une lettre d'insulte au maire sortant». Le Collectif d'écrivains de Lanaudière se réjouit aussi de la venue de cinq écrivains belges, dont le romancier et slammeur Luc Baba. Le programme complet est disponible sur le site www.lesdonneurs.ca.

3 DEUX MOTS...

La comédienne Sophie Faucher – alias Esther Lalumière, bibliothécaire – sera la porte-parole de la Semaine des bibliothèques publiques, du 20 au 28 octobre. On en reparle... Soirée poésie et musique dédiée à la poète Marie Uguay (1955-1981), jeudi à l'occasion du 25e anniversaire de la bibliothèque qui porte son nom (6052, boul. Monk; 514 872-4097); micro ouvert avec Éric Roger et ses invités: Dany Laferrière, Claude Hamelin, Sarah Bédard, Frédérique Marleau et Geneviève Blais.

Sources: CÉL, BAnQ, Solovox.

STANLEY PÉAN / *Autochtones de la nuit*

L'AUTOMNE PÉAN

C'est la saison Stanley Péan. L'auteur qui clôt un cycle de nouvelles explorant les ténèbres voit quatre de ses livres réédités en format poche à La Courte Échelle en plus de tenir le cap de l'UNEQ, du journal *Le Libraire* et du MAL, le Mouvement pour les arts et les lettres.

JADE BÉRUBÉ
COLLABORATION SPÉCIALE

Étrange personnage que Stanley Péan. À la fois un auteur privilégiant la fatalité comme moteur d'écriture et un militant infatigable nourri d'espoir. «Les gens qui me connaissent sont effectivement fascinés de lire mes histoires sans issues, répond Péan avec un sourire en coin. Mais c'est important de regarder dans l'abîme. Ça permet d'apprécier la lumière.»

Avec *Autochtones de la nuit*, l'auteur boucle une sélection de nouvelles commencées avec *La nuit démasque* et poursuivie dans *Le cabinet du docteur K.* Thème récurrent: la dérive. Dérive de l'âme, du couple, de la morale. Dans ce dernier recueil, l'auteur ramasse les fils, en fait un noir bouquet. D'autant plus sombre que la justification du surnaturel n'est plus au rendez-vous ou presque. L'Homme est seul à se dépatouiller dans son marasme. Une nouveauté chez Péan.

«J'ai changé au fil des ans et les idées fantastiques me viennent moins spontanément, explique l'auteur qui admet avoir dû emprunter un ton plus réaliste lors d'une collaboration avec le photographe François Lamontagne. Une contrainte qui a étonnamment influencé son écriture parallèle. «J'y ai découvert une nouvelle voie qui m'a plu!»

Sur tous les fronts

Président de l'Association des écrivains et écrivaines du Québec (UNEQ), du Mouvement pour les arts et les lettres (MAL) ainsi que rédacteur en chef du journal trimestriel *Le Libraire*, Stanley Péan est pour le moins engagé dans la lutte contre le rouleau compresseur du néolibéralisme.

«La littérature est dynamique dans la mesure où les gens qui la font le sont», lance-t-il lorsqu'on lui demande un portrait de la situation actuelle. Mais la littérature a des problèmes de diffusion. Ce que je remarque dans les archives de l'UNEQ, c'est que les questions que nous nous posons se posaient déjà il y a 30 ans: comment se fait-il que la littérature québécoise est une littérature étrangère sur son propre territoire? Pourquoi est-elle marginalisée? En France, ce sont les auteurs français qui sont lus et les auteurs étrangers qui sont la marge. Aux États-Unis c'est pareil. Par contre au Québec, on a l'impression que c'est la littérature publiée à Paris qui domine. Pourquoi?»

«Pendant longtemps, les réseaux publics ont été dirigés par des littéraires et ça allait de soi qu'ils imposent une vitrine, poursuit-il. Mais ce ne sont plus des intellectuels qui dirigent, ce sont des gestionnaires. Cela dit, il ne faut pas en faire une obsession mais plutôt le voir comme un signe. La télé est l'épiphénomène et tout est touché. Le système d'éducation qui reconduit l'incompétence linguistique, l'instrumentalisation de la littérature jeunesse... On pense maintenant que la littérature est un manuel de savoir-vivre. Est-ce vraiment le projet de la littérature? On n'apprend pas la bienséance dans les livres. On y apprend plutôt à penser.»

«On pense maintenant que la littérature est un manuel de savoir-vivre. Est-ce vraiment le projet de la littérature? On n'apprend pas la bienséance dans les livres. On y apprend plutôt à penser.»

Un patrimoine qui disparaît...

Fatigant de toujours livrer bataille? «Oui, admet Péan. Le MAL a finalement vu le budget des arts et des lettres augmenter. Mais tout est toujours à refaire. À chaque réforme scolaire, tout ce qui est du domaine de la pensée est remis en question. Notre société semble faire un choix en fonction de l'efficacité de l'économie et elle réduit la culture au divertissement. Mais je pose la question: quelle est la place de la littérature quand la culture se réduit au show-business? Elle est exclue. Comme la danse moderne, la musique contemporaine... Et entre tout le temps passé à gagner sa croûte pour payer le loyer et le temps passé à militer, c'est le temps de l'écriture qui en souffre. C'est mon premier livre de fiction depuis six ans, ce n'est pas pour rien!»

Entre temps, on voit également s'éteindre des librairies. «Quand de petites librairies meurent, elles ne sont jamais remplacées par des rayons sur les grandes surfaces, darde l'auteur. Les grandes chaînes ont intérêt à faire fonctionner la grosse machine. Le recueil de poésie d'un jeune de 25 ans ne sera pas sur les étagères.»

Résultat, des livres disparaissent. «C'est la même chose avec les fusions d'éditeurs. On nous avait dit que l'identité des labels ne serait pas touchée mais c'est absolument faux. Qu'est-il advenu de tous les romans édités chez l'Hexagone? Ils ne sont plus au catalogue. Où sont ces livres? Il faudra faire le tour des usagers pour mettre la main dessus. Or, on parle ici d'un bien patrimonial commun qui nous échappe.»

Péan refuse donc d'abdiquer et de se taire, au risque de passer pour l'homme qui crie au loup aux yeux de certains. «Je suis effrayé parce que c'est ainsi que s'installent les dictatures, conclut-il. Je ne dis pas que le Québec est une dictature, mais je remarque que celles-ci se sont toujours imposées avec une telle évidence que les gens choisissaient de simplement suivre le courant. Moi je continuerai à gueuler. Seul dans mon coin je continuerai encore...»

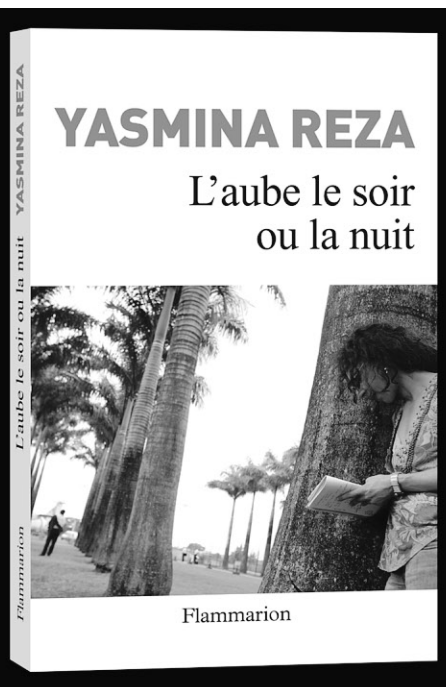
***Les autochtones de la nuit* de Stanley Péan La Courte Échelle, 240 pages, 22,95$.**
Réédition en format poche à La Courte Échelle:
La nuit démasque
Le cabinet du docteur K
Zombi Blues
Le tumulte de mon sang



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND LA PRESSE ©

Président de l'Association des écrivains et écrivaines du Québec (UNEQ), du Mouvement pour les arts et les lettres (MAL) ainsi que rédacteur en chef du journal trimestriel *Le Libraire*, Stanley Péan est pour le moins engagé dans la lutte contre le rouleau compresseur du néolibéralisme.

Flammarion



Portrait d'un homme parti à la conquête du pouvoir



«Ils jouent gros. C'est ce qui me touche. Ils jouent gros. Ils sont à la fois le joueur et la mise. Ils ont mis eux-mêmes sur le tapis. Ils ne jouent pas leur existence, mais, plus grave, l'idée qu'ils s'en sont faite.»

«Sarkozy, l'obsession de plaire minute par minute.»
Stefano Montefiori – *Corriere della Sera*

«Belle formule littéraire qui adoucit le cynisme unanimement cultivé à l'endroit des politiciens en humanisant le regard.»
Josée Blanchette – *Le Devoir*

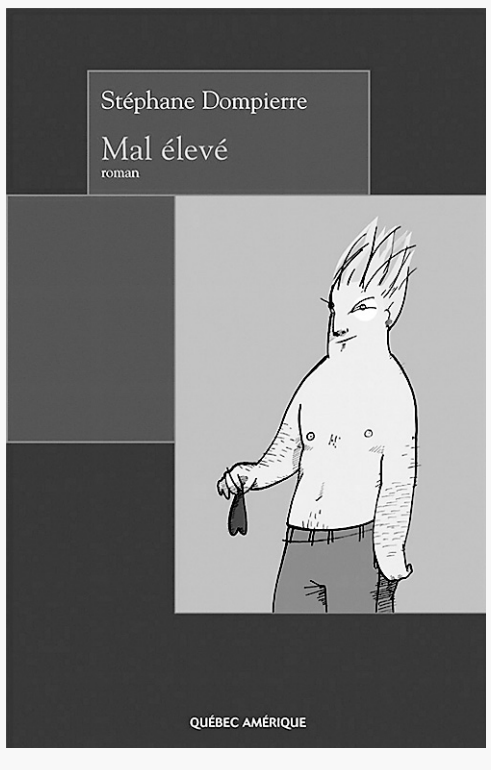
«À déguster lentement, ligne à ligne…»
Franck Nouchi – *Le Monde*

«Un livre allusif, en quelque sorte, sur la quête du pouvoir.»
Louis-Bernard Robitaille – *La Presse*

3513281A

PLUS LECTURES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



La mauvaise éducation

Avec *Un petit pas pour l'homme*, son premier roman, paru en 2004, Stéphane Dompierre faisait un saut périlleux dans le monde des lettres. Son roman, loin de faire l'unanimité (trop cru pour les chastes oreilles), baveux, mais drôle et impertinent, s'est tenu en tête d'affiche des listes de best-sellers assez longtemps pour faire mentir (et pâlir d'envie) ses détracteurs.

Trois ans plus tard, le Dompierre nouveau nous arrive. Coiffé d'un autre de ces titres accrocheurs dont l'auteur semble avoir le secret. Cette fois-ci, l'auteur braque ses projecteurs sur Alex, le «mal élevé» du titre, ami du héros d'*Un petit pas pour l'homme*, ici promu au rang de personnage principal. Guitariste chanteur d'un *band* de rock indépendant, Alex est un rêveur rebelle aux idéaux à peine émoussés par la trentaine. Un pur et dur. Jamais il ne vendrait son âme au diable-industrie. Pense-t-il. Jusqu'à ce qu'une sirène nommée Sandrine, dotée d'une grande beauté et d'une voix fabuleuse, réussisse à l'attirer vers ses récifs, et devenir chanteuse *lead* de son groupe.

L'histoire démarre alors que les deux tourtereaux emménagent dans un appartement montréalais. Entre eux, c'est l'amour fou. Mais comme les gens heureux n'ont pas d'histoire, Alex se retrouvera vite en panne d'inspiration. Tout au long du roman, il planchera d'ailleurs sur le même texte de chanson, ce qui donnera lieu à des passages particulièrement comiques…

Chronique douce amère d'un ex-célibataire et ex-tombeur invétéré qui s'habitue tant bien que mal à conjuguer le quotidien au féminin; réflexion cinglante sur l'industrie de la musique, *Mal élevé* est «drôle, grinçant et définitivement très Dompierre», ainsi qu'on l'écrit à l'endos du livre, y allant gaiement d'un anglicisme bien senti. Dans cette histoire qui fait souvent rire, et souvent, aussi, grincer des dents, la langue est toujours aussi crue, les parties de jambes en l'air, décrites avec un souci du détail toujours un peu (beaucoup) provocateur, et le héros, pour une raison qui lui est propre, s'ingénie à être souverainement antipathique. Mais les passages où il revit en flash-back des scènes d'un passé triste et gris, dans un foyer déserté par la mère, entre un père et un frère nés pour un p'tit pain, expliquent et excusent bien des choses…

Mal élevé aura-t-il le retentissement d'*Un petit pas pour l'homme*, Grand Prix de la relève littéraire Archambault 2005? L'avenir proche nous le dira. En attendant, il y a fort à parier que ceux qui l'ont aimé le suivront ici, encore une fois, les yeux fermés. Dompierre ne fait pas dans la dentelle ni dans la grande littérature, c'est entendu. Mais il a du souffle, un sens de la dérision, et les mots qu'il faut pour faire le portrait d'une génération qui a grandi avec Goldorak et Fifi Brindacier…

— **Marie-Claude Fortin**, collaboration spéciale

Mal élevé
Stéphane Dompierre
Québec Amérique, 197 pages, 19,95 $

ENTREVUE / Red Ketchup

Agent Ketchup au rapport, chef !

Increvable. Il est increvable. À preuve, ses aventures, dont les dernières remontent à 1995, seront toutes ressuscitées (c'est-à-dire rééditées) par les gens de La Pastèque. Nous avons rencontré les pères d'un des personnages les plus marquants et populaires de la bande dessinée québécoise, l'immortel Red Ketchup.

ALEKSI K. LEPAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

Véritable machine à tuer, consommateur de pilules et d'antigel, l'agent rouquin et albinos Red Ketchup, du FBI, a connu une enfance des plus troublantes. Fils d'immigrants polonais, vétéran du Vietnam, Ketchup trouve un sens à sa vie dans les services secrets américains. Cet homme, d'une indiscutable efficacité, est une véritable bombe humaine, pour ne pas dire une catastrophe sur pattes. Quand Réal Godbout et Pierre Fournier ont créé ce personnage presque iconique (d'abord secondaire dans les aventures de Michel Risque publiées dans le magazine humoristique *Croc* dans les années 80), ils savaient un peu qu'ils avaient créé un Frankenstein post-moderne.

Un monstre

« Pour moi, c'est un monstre, explique Fournier. Il est mort combien de fois ! C'est une sorte de légume qui se réveille avec des pilules et de l'antigel. » Ketchup est mort, une première fois, dans l'album de Michel Risque, *Cap sur Poupoune*. Le trouvant si excessivement violent, les auteurs ont choisi de l'éliminer, pour le faire renaître ensuite, en tant qu'acteur principal, dans les pages du magazine *Titanic*. Ketchup va mourir souvent…

« *Croc* publiait surtout des BD humoristiques, satiriques, mais on ne s'est jamais privé de faire dans le drame. Souvent c'est très noir, très dur, très triste », dit le dessinateur, Réal Godbout.

L'intégrale de Ketchup

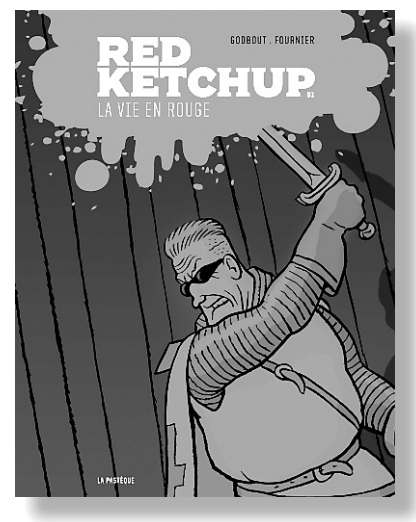
La Pastèque publiera, à raison de deux épisodes par année, l'intégrale de Ketchup, soit huit albums, dont ce premier, au design séduisant, *Red Ketchup : La vie en rouge*. Le lecteur québécois moyen n'est pas forcément un grand amateur de bandes dessinées et pourtant le nom de Red Ketchup est largement connu. Fournier raconte : « J'ai croisé beaucoup de jeunes qui ont entendu parler de Ketchup. Leur père ou leur oncle était abonné à *Croc*. Ces jeunes connaissent le personnage mais n'ont pas nécessairement lu la BD. » Il faut dire que les bandes de Ketchup, et de Michel Risque, étaient largement diffusées à l'époque où *Croc*, au meilleur de sa forme, vendait en moyenne 80 000 exemplaires de ses numéros, parfois même plus de 100 000. Ventes impossibles pour les albums de BD.

L'exceptionnelle qualité de ces bandes, fabriquées par un duo qui paraît en osmose, relève de l'intelligence du scénario, toujours bouillonnant d'idées nouvelles, mélangeant polar, action, parodie, satire et même fantastique, et de la qualité du dessin, détaillé et toujours réaliste, de Réal Godbout. « *Croc* publiait surtout des BD humoristiques, satiriques, mais on ne s'est jamais privé de faire dans le drame. Souvent c'est très noir, très dur, très triste », dit le dessinateur.

Sans jamais faire vraiment dans le politique, en approchant les débats de société par la bande, jamais sans dérision, les auteurs de Red Ketchup proposent, par le texte et le dessin, un portrait peu reluisant de l'Amérique, du monde occidental en général, de l'extrême droite. Et ils sont d'avis, avec nous, que leurs « critiques sociales » sont toujours, sinon plus encore, d'actualité. « Dans les années 80, dit Godbout, quand on a commencé Ketchup, c'était plus l'obsession anti-communiste. Il y a des références à cette période dans notre BD, mais le concept n'a pas vieilli. Aujourd'hui, c'est remplacé par une autre obsession, le terrorisme, mais au fond c'est un peu la même chose. » On imagine très bien Ketchup envoyé au Moyen-Orient pour « régler » quelques comptes.

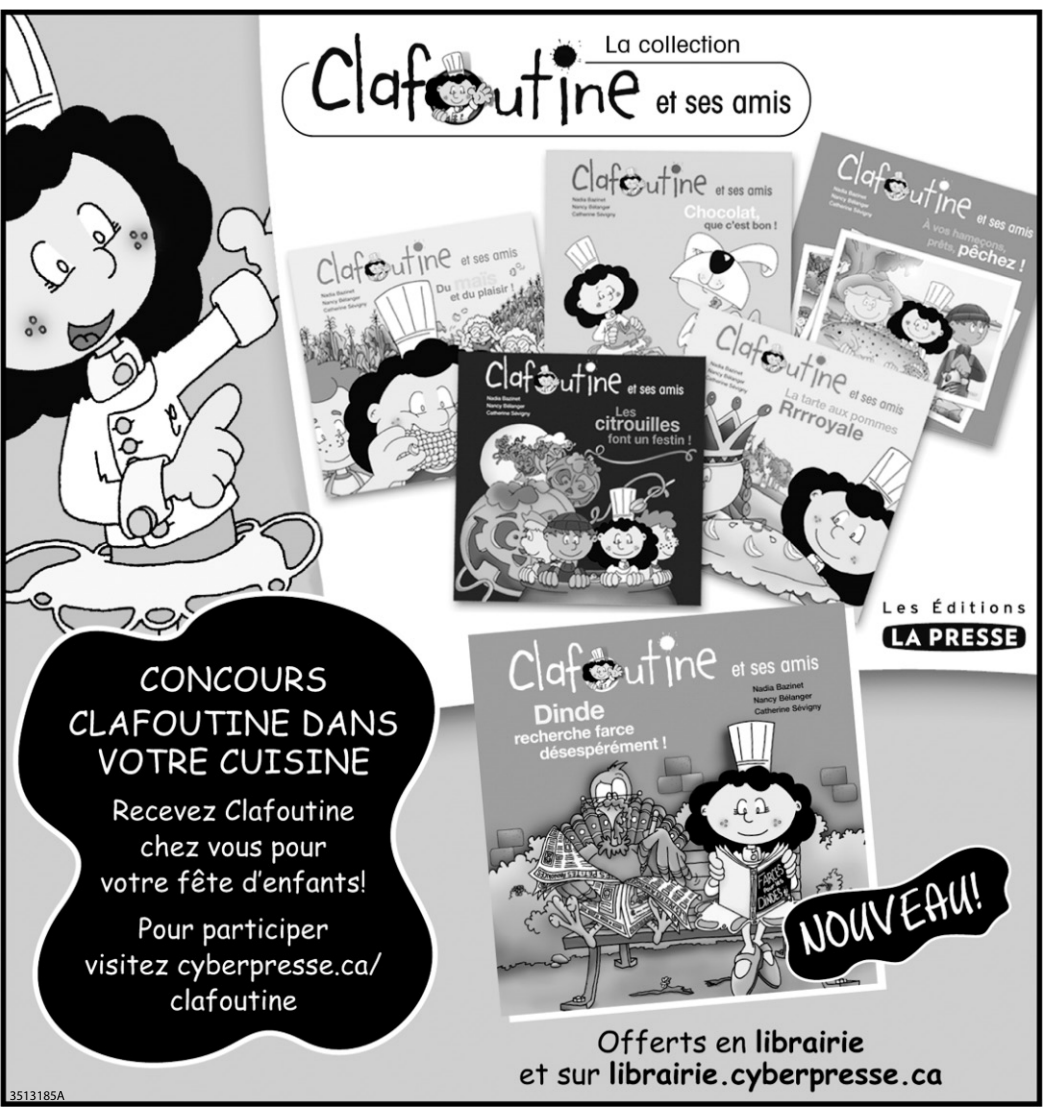
Adaptation au cinéma ?

Il fut un temps question, très sérieusement, d'une adaptation cinématographique des aventures de Ketchup. Un projet s'est même rendu jusqu'aux étapes du financement et à l'idée du casting parfait. Des scénarios, inspirés évidemment des albums mais inédits, reposent quelque part dans les tiroirs. En attendant ce film improbable mais excitant, on se replongera dans l'univers désaxé, et pourtant si mystérieusement proche du nôtre, de ce formidable Terminator au teint blême et au veston bleu poudre.



RED KETCHUP : LA VIE EN ROUGE
Réal Godbout, Pierre Fournier, Éditions La Pastèque, 48 pages, 18,95 $

EN PRIMEUR CE SOIR…
ARTS SPECTACLES
LA PRESSE



CLASSIQUES

Quoi de neuf ? Buffon

JACQUES FOLCH-RIBAS
COLLABORATION SPÉCIALE

Je n'ai pas résisté au plagiat de Guitry : « Quoi de neuf? Molière. » En vérité, les livres de la rentrée étant parfois douteux, souvenirs déguisés en roman, devoirs de mémoire, éternels regrets de ce qui est arrivé, etc., il reste la publication d'un livre exceptionnel, les *Oeuvres* de Monsieur de Buffon, qui fut le premier écologiste alors que le mot n'existait pas.

Et que racontait-il, Georges Louis Leclerc, comte de Buffon ? Mais tout, absolument tout sur la Terre et sur l'Homme. C'était un scientifique, un chercheur qui entreprit d'écrire, entre autres traités et communications diverses, une histoire naturelle complète (dans son époque, le XVIII[e] siècle, celui des Lumières).

Cela commence par une Histoire naturelle générale, avec la manière d'étudier et de traiter ce sujet sans limites. Une théorie de la Terre, sa biographie, l'histoire des planètes et l'histoire des animaux. Celui-là est le gros morceau, celui qui le rendit célèbre. Cela devait être publié dans l'Encyclopédie. Plusieurs collaborateurs l'ont aidé, dont le fameux Daubenton et une joyeuse bande de graveurs et d'illustrateurs pour montrer tout cela aux foules ébahies. Les illustrations allaient être reproduites un peu partout et orner les salons bourgeois comme les classes d'école. On en trouvera plus d'une centaine dans cette édition de la Pléiade. Avec les textes du Discours sur la nature des animaux, puis sur les quadrupèdes (35 articles) et les oiseaux (huit articles choisis). Suivront les « Époques de la nature, la Formation des planètes et de la Terre, les Transformations de la matière, l'Établissement du vivant et celui de l'inertie, et une Histoire naturelle des minéraux ». Une oeuvre colossale, même pour nous qui croyons tout savoir sur les dinosaures, dont il ignorait l'existence.

Une oeuvre colossale par le style, aussi. Car Buffon était un maître du style. Il faut lire par exemple ses descriptions du désert, des phrases qui racontent la solitude avec des images dignes d'un peintre qui serait un dramaturge. C'est un esthète dont les descriptions troublent d'abord, puis amènent le lecteur dans cette « jouissance esthétique » qui n'est pas loin de la peinture. Lisez son Discours sur le style, c'est un discours sur l'art.

Voilà ce que l'on obtient lorsqu'un savant et un chercheur écrit des dissertations sur Les couleurs accidentelles ou encore sur La loi de l'attraction… Einstein disait qu'il se délectait de la lecture de Buffon. Il avait bien raison, le vieux chevelu.

L'Histoire naturelle de l'Homme sera sans doute une découverte pour les lecteurs d'aujourd'hui. L'enfance, la puberté, l'âge viril, la description de l'homme, la vieillesse, la mort, autant de sujets qu'aucun naturaliste n'a traités ainsi. Il était temps. Un peu plus, on oubliait Monsieur de Buffon.

OEUVRES
Buffon,
Bibliothèque de la Pléiade, 1677 pages, 125 $

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE



Dire l'indicible

Pour la troisième fois, Jean Hatzfeld donne la parole aux Rwandais, témoins, ou acteurs du dernier génocide du XX^e siècle. Après *Dans le nu de la vie*, *La parole des bourreaux*, *Une saison de machettes*, l'écrivain et grand reporter français retrouve ses témoins pour la réconciliation nationale.

En 2003, les anciens tueurs rwandais sortent des pénitenciers. À Nyamata, sur les collines de Kibingo et de Kanzenze, les rescapés, familles des victimes, voient, incrédules, les condamnés reprendre la vie en famille, sur leurs parcelles. Que peuvent-ils se dire? Comment dialoguer sur ce qu'ils partagent désormais, cette tentative presque aboutie d'extermination? demande Hatzfeld.

Aux gaçaça la parole des rescapés et celle des tueurs se côtoient. Dans les gaçaça, les tueurs racontent, un peu, les victimes aussi. Et les sages jugent, en tenant compte de la politique de réconciliation nationale. Au Rwanda, Hutus et Tutsis, tueurs et rescapés devront vivre côte à côte.

« Que peut-on exprimer à celui qui vous a pourchassé ou que vous avez pourchassé à la machette, qui vous a abandonné et dénoncé, quand un destin rwandais, unique dans l'histoire contemporaine, oblige les familles des victimes et les familles de tueurs, chefs, planificateurs à cohabiter presque immédiatement?» interroge l'auteur.

Pour la troisième fois, donc, Jean Hatzfeld retourne sur les collines qu'il connaît tant, poser encore des questions. Encore. Et écrire. Écrire ce que ceux qui ont connu le nu de la vie, ceux qui ont vécu la saison des machettes, ont à dire, à transmettre. Et aussi ce qui ne peut plus être dit. « L'écriture ne peut remplacer ce témoignage du mort, mais elle aide le rescapé à le réintroduire d'une certaine façon. Écrire, c'est aussi retracer ce qui n'est pas dit », note le journaliste dans *La stratégie des antilopes*.

Derrière ce titre mystérieux et poétique se cache cet acte de destruction totale, ultime, inouïe. Et comme pour ses deux précédents livres rwandais, Hatzfeld le fait sans aucune condescendance, sans aucun jugement, et en laissant vraiment la parole à ses témoins. Les livres d'Hatzfeld ont ceci d'unique qu'ils mettent en mots la manifestation la plus extrême de la barbarie. Et parce qu'ils donnent à entendre, à celui qui n'est jamais allé dans les collines, cette parole unique.

Jamais Jean Hatzfeld ne prend la première place. Jamais il ne se considère lui-même comme un témoin. Il s'interroge sur sa démarche, sa « fascination » pour les génocides, et pour celui qui a touché le Rwanda dans l'indifférence générale. L'expérience génocidaire est inoubliable.

— Anabelle Nicoud

La stratégie des antilopes
Jean Hatzfeld
éditions du Seuil,
303 pages
29,95 $

Déficits accumulés



DANIEL LEMAY

ESSAIS

Un constat: Victor Armony est parfaitement qualifié pour « raconter le Québec depuis les marges de la majorité d'origine canadienne-française ». Du point de vue personnel d'abord. Argentin de « filiation judéo-polonaise », fils et petit-fils d'immigrants, il est arrivé au Québec en 1989 comme étudiant étranger et, après des séjours d'études et de travail à Vancouver et à Ottawa, il s'est établi à Montréal, dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce.

Sociologue de formation, Victor Armony a fait sa maîtrise et son doctorat à l'UQAM, où il enseigne depuis 2000; il y dirige présentement le module de sociologie en plus d'enseigner à l'Université d'Ottawa. Il assume par ailleurs la direction de la recherche à la Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie, qui se consacre à l'analyse du discours politique.

Analyse en quatre temps

Le Québec expliqué aux immigrants se veut une analyse sociologique en quatre temps: le Québec face au monde, face à lui-même, face au Canada et face aux immigrants. Le chapitre premier nous apprend que le Québec, société complexe et complexée, rendue plus compliquée encore par la problématique de la langue et de la question nationale, accuse plusieurs déficits dont un « déficit de nord-américanité » – les capacités de concurrence et d'entrepreneurship seraient ralenties par le « syndicalisme comme religion d'État » et un dilettantisme généralisé. Somme déficitaire: « Le Québec n'est pas là où il devrait être ». Et les immigrants ne sont pas où ils croyaient être – envolé, ce « premier monde » idéalisé – mais dans une société dont l'identité est marquée au sceau de « l'ambiguïté, l'ambivalence et le doute de soi-même ». Qu'à cela ne tienne: les trois-quarts des immigrants s'estiment bien accueillis... et plusieurs profitent de leur nouveau passeport (canadien) pour aller sous d'autres cieux plus accueillants encore.

Un ailleurs où ils n'auraient pas à payer cette « surtaxe linguistique » qui oblige bon nombre d'entre eux à apprendre non pas une mais deux nouvelles langues: le français – et dans sa version « périphérique » par rapport à la « norme hexagonale » – et l'anglais, « langue dominante de la mondialisation culturelle, économique et technologique ».

Indépendance refusée

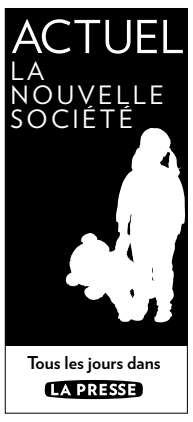
Le Québec expliqué aux immigrants se penche aussi, avec brio par bouts, sur « l'épineuse » question nationale – « Le Québec n'a pas encore réglé ses comptes avec le XIX^e siècle qui lui a nié l'indépendance que tous les autres pays du continent nord-américain ont obtenue » – et sur la place de Montréal, là où « le Québec et le Canada s'entremêlent, s'affrontent et se rejettent mutuellement ».

Le livre, lit-on en quatrième de couverture, s'adresse « également aux Québécois soucieux de l'image de leur société », les « de souche », comprend-on, mais « soucieux de leur image ». Qu'est-ce à dire? Au fil des pages, on se rend compte que le livre s'adresse surtout aux Québécois de la majorité francophone – soucieux de leur image ou non –, à qui M. Armony voulait dire leurs vérités. Approche tout à fait légitime: il aurait juste fallu changer le titre et ajuster le *branding*...

On ne peut, par ailleurs, que ressentir de l'agacement devant certaines formules. Un exemple, tiré de la conclusion: dans un autre appel à la sérénité et au respect de la différence, M. Armony met le lecteur en garde contre certains « jugements expéditifs »; et il cite: « les "ethniques" seraient "antisouverainistes", les Franco-Québécois seraient "xénophobes" ». Comment peut-on mettre sur le même pied, même à titre d'exemples, une position politique légitime (l'antisouverainisme) et une attitude d'hostilité (la xénophobie) condamnée universellement?

Les intentions de l'auteur, il faut le souligner, n'apparaissent pas toujours clairement. L'ambivalente majorité aurait-elle déteint?

LE QUÉBEC EXPLIQUÉ AUX IMMIGRANTS
Victor Armony
vlb éditeur, 204 pages, 22,95 $



PALMARÈS DES VENTES Renaud-Bray

24 au 30 septembre 2007
Cette semaine 18 116 titres différents ont été vendus.

1	LE SECRET ♥	R. Byrne	Psychologie	Un monde différent
2	MAL ÉLEVÉ	S. Dompierre ✣	Roman	Québec Amérique
3	RÉUSSIR SON EXAMEN D'ENTRÉE AU (...)	Tchou / Tranquille ✣	Jeunesse	Marcel Didier
4	NI D'ÈVE NI D'ADAM ♥	A. Nothomb	Roman	Albin Michel
5	À L'OMBRE DU CLOCHER, t. 3 - Amours (...)	M. David ✣	Roman	Hurtubise HMH
6	ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES (...) ♥	E.-E. Schmitt	Roman	Albin Michel
7	LE TEMPS DES TURBULENCES ♥	A. Greenspan	Biographie	Lattès
8	LES CLÉS DU SECRET	D. Sévigny ✣	Psychologie	Éd. de Mortagne
9	BOURGAULT ♥	J-F. Nadeau ✣	Biographie	Lux Éditeur
10	MÉMOIRES ♥	B. Mulroney	Biographie	Éd. De l'homme
11	L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSON ♥	M. Barbery	Roman	Gallimard
12	ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE	S. Faita	Cuisine	Trécarré
13	L'ESSENTIEL DE L'ÉPICERIE ♥	Collectif	Cuisine	Éd. La Semaine
14	SOUS ARBRE À PALABRES, MON GRAND-PÈRE...	B. Diouf ✣	Roman	Les Intouchables
15	LES SECRETS DE NORAH	N. Shariff	Biographie	Éditions JCL
16	LE GUIDE DE L'AUTO 2008	Duquet / Gélinas ✣	Transports	Trécarré
17	LE PLUS VIEUX SECRET DU MONDE	M. Fisher	Psychologie	Un monde différent
18	COMMENT ACHETER MON PREMIER PLEX ♥	A. Dubuc ✣	Économie	Transcontinental
19	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. Dallaire ✣	Biographie	Libre Expression
20	PERDRE LE NORD	Collectif	Essais	Boréal
21	VOTRE GROSSESSE AU JOUR LE JOUR ♥	L. Regan	Maternité	Hurtubise HMH
22	LÉON, COCO ET MULLIGAN	C. Mistral ✣	Roman	Boréal
23	CETTE HISTOIRE-LÀ ♥	A. Baricco	Roman	Gallimard
24	PARCE QUE JE T'AIME	G. Musso	Roman	XO
25	RENÉ LÉVESQUE	L. Beaudoin ✣	Biographie	La Presse
26	QUAND LES CONS SONT BRAVES	M. Petit ✣	Psychologie	VLB
27	LE SECRET DU SECRET	K. Kelly	Psychologie	Jour
28	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. Morency ✣	Psychologie	Transcontinental
29	GUÉRISON INTÉRIEURE UN SENS SOUFFRANCE	C. Portelance	Psychologie	Éd. Du Cram
30	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON, t. 3	L.-P. Lauzon ✣	Psychologie	Lanctôt
31	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. Schmitt	Roman	Albin Michel
32	GRANDIR, AIMER, PERDRE ET GRANDIR ♥	J. Monbourquette	Psychologie	Novalis
33	2008: AU-DELÀ DU VOILE, DES ILLUSIONS...	Collectif	Religion	Ariane
34	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3e éd. ♥	L. L.-Lagacé ✣	Maternité	L'Homme
35	SERGE BRUYÈRE, SES RECETTES ORIGINALES ♥	Collectif	Cuisine	La Presse
36	BOÎTES À LUNCH SANTÉ	G. O'Gleman	Cuisine	Éd. La Semaine
37	CUISINER AVEC LES ALIMENTS CONTRE (...) ♥	Béliveau / Gingras ✣	Cuisine	Trécarré
38	LES MEILLEURES RECETTES À LA MIJOTEUSE	D.-M. Pye	Cuisine	Guy Saint-Jean
39	LA DÉNATIONALISATION TRANQUILLE ♥	M. Bock-Cote	Essais	Boréal
40	HISTOIRE DE LISEY	S. King	Science-fiction	Albin Michel
41	COCHON D'ALLEMAND ♥	K. Romer	Roman	Les Allusifs
42	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. Tolle	Spiritualité	Ariane
43	À CIEL OUVERT	N. Arcan ✣	Roman	Seuil
44	QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT AVEC TOI	M. Cyr ✣	Psychologie	Transcontinental
45	STARK SOUS TOUTES LES COUTURES, t. 51	Lampil / Cauvin	B.D.	Dupuis

♥ Coup de Cœur ▬ Nouvelle entrée ✣ Québécois



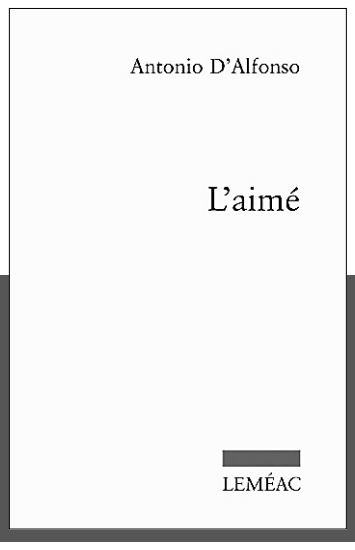
Un réseau de 24 librairies
Service aux entreprises et aux institutions : 1 800 667-3628
renaud-bray.com

3451134A



PLUS LECTURES

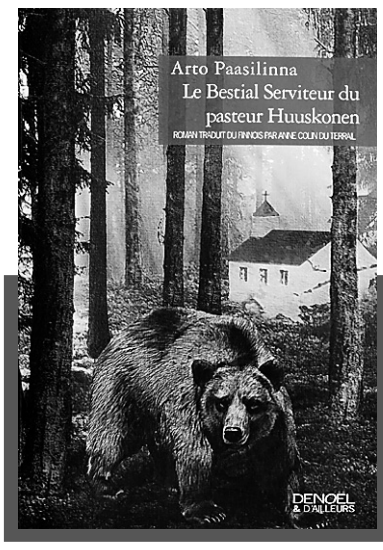
BIBLIO



L'AIMÉ
ANTONIO D'ALFONSO
LEMÉAC
161 PAGES



TRIBULATIONS D'UN PRÉCAIRE
IAIN LEVISON
LIANA LEVI
187 PAGES
33,50$



ARTO PAASILINNA
LE BESTIAL SERVITEUR DU PASTEUR HUUSKONEN
DENOËL & D'AILLEURS
310 PAGES
34,95$

Qui est Fabrizio Notte? On ne sait trop; 25 chapitres courts, 25 confessions ne dévoileront qu'une ombre. Qu'elles l'appellent Fabi, Fabrice, Brizio ou Fabri, ses amantes, ses épouses successives, ses amies, sa fille, forment un étrange chœur dont le coryphée aurait disparu.

Chaste avec Jade, coupable chez Ofra, salaud selon Bianca, passif avec l'insoumise Esther, détestable avec Xenia, mystérieux selon Karita, bourreau pour Ulrike, victime chez Félicia, Notte s'esquive et entretient habilement l'art de disparaître. C'est que l'auteur ontarien Antonio D'Alfonso, avec son ingénieuse structure syncopée, nous présente un personnage principal glissant qui se dérobe page après page au fil de ces 25 versions contradictoires. Jamais «l'aimé» ne prendra parole. Il faudra mettre bout à bout des fragments de tous ces soliloques pour restaurer un semblant d'identité.

A-t-il réellement aimé sa première épouse? Pourquoi s'être réfugié au Mexique? Qui a frappé à la porte de qui, ce soir d'Halloween? Trente ans de carrefours, de fuites, de décisions, de causes à effets... Le passage de Notte, aussi fugace soit-il, a laissé ses traces. Kaléidoscope envoûtant, ce livre de l'auteur d'*Un vendredi du mois d'août* (prix Trillium 2005) soulève la question de la subjectivité de nos rapports aux êtres, puisque nous enjambons, tel ces femmes, les lignes emmêlées des gens que nous avons croisés. «La façon dont nous percevons une personne est sociale», écrira l'une des choreutes. Redoutable. À lire d'un trait.

— **Jade Bérubé**, collaboration spéciale

Voilà un livre que tous les travailleurs qui ne vont nulle part dans leur 9 à 5 pourraient apprécier. Dans cette chronique d'un homme qui passe d'un job à l'autre, nous traversons les États-Unis à la recherche d'un emploi. Ce n'est pas que le narrateur – qui s'appelle Iain Levison, tout comme l'auteur – soit sans talent. Après tout, il a obtenu son bac en lettres. Son problème, c'est son côté rebelle. Puisqu'il n'est pas prêt à se soumettre à quelque système que ce soit, il se contente d'emplois de courte durée: camionneur, déménageur, employé d'usine. Les scènes dans les bateaux de pêche en Alaska sont les plus frappantes, et me rappellent les récits des grands aventuriers-écrivains comme B. Traven. Notre brave ouvrier se retrouve dans la cale, dans le poisson jusqu'au cou – quand il n'est pas cloué au lit par le mal de mer. Il se bagarre avec le cuistot thaï parce que la bouffe goûte la sauce soya carbonisée, et lui et ses camarades se font rouler par leur patron. Finalement, c'est un récit animé par une grande frustration. Cet homme cherche sa place, cherche une façon de se distinguer, et ne trouve ni l'une ni l'autre. Ces tribulations m'ont rappelé mes années à l'usine, et surtout une certaine Polonaise qui œuvrait avec moi dans un abattoir à Chicago. «Tu ne sortiras jamais d'ici», m'a-t-elle dit un jour, voulant partager sa misère avec moi. Ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'écrire sur sa vie, c'est la changer. Les écrivains comme Iain Levison le savent bien.

— **David Homel**, collaboration spéciale

Les fans du romancier finlandais Arto Paasilinna ont sans doute sauté sur *Le bestial serviteur du pasteur Huuskonen* dès sa sortie en librairie, il y a quelques semaines. Ils s'attendaient à aller de surprise en surprise, comme on va d'un plaisir à un autre, tout au long d'un récit tordu, à la fois drôle et plein de réflexions existentielles. Ils n'auront pas été déçus. Le bestial serviteur du titre est un ourson que des fidèles donnent en cadeau à leur pasteur, en particulier pour l'emmerder, car il est lui-même un emmerdeur. Et le pasteur, qui perdra sa femme, sa réputation et la foi, passera en effet d'une emmerde à une autre, tout en voyageant à bord de vieux navires, depuis la mer Blanche jusqu'à l'île de Malte. Toujours accompagné de son ours Belzeb à qui il enseigne beaucoup de choses après avoir hiberné avec lui dans sa tanière, en compagnie d'une biologiste généreuse de ses attributs. Il lui enseigne notamment le signe de la croix, l'art d'être barman et celui de la danse. Écrit comme un conte pour tous, mais réservé aux adultes, ce roman nous fait aussi découvrir la Finlande profonde enfouie sous ses neiges éternelles. Un plaisir, comme l'ont été les autres romans traduits en français de cet auteur né en Laponie en 1942, notamment *Petits suicides entre amis* et *Un homme heureux*.

— **Jocelyne Lepage**

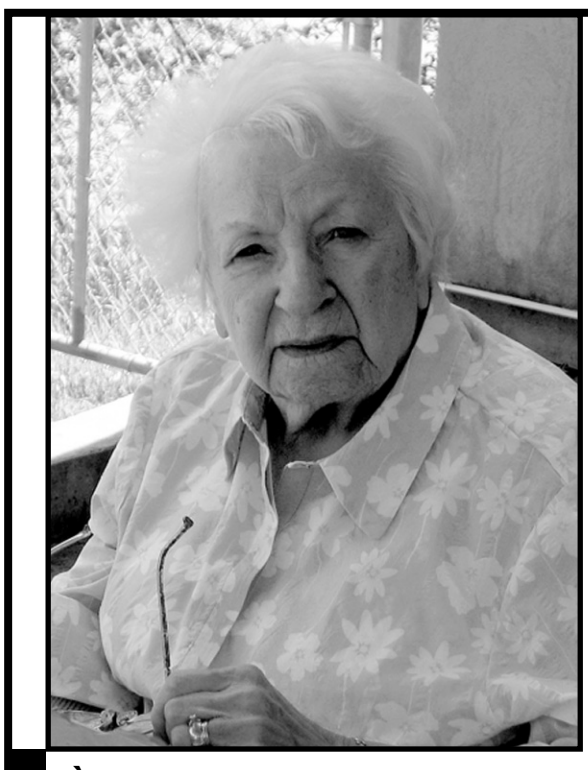
CÉLÉBRITÉS...



LÉONIE BERNIER ET JACQUES OLIVER
60e anniversaire de mariage
Le 4 octobre 1947 vous unissiez vos cœurs et vos vies. Vous êtes un exemple d'engagement et de support mutuel. Félicitations chers parents!
Vos deux filles qui vous adorent, leurs conjoints et vos petits-enfants.



MME LUCIENNE LAFORGE CORBEIL
Bon 102e anniversaire
De ses enfants Claude, Normand, Denis, Jocelyne, et leurs conjoints(es) de ses 9 petits-enfants et leurs conjoints(es) et de ses 17 arrières petits-enfants.



À ROSE-MARIE, NOTRE MAMAN
qui fête ses 90ans de vie aujourd'hui...

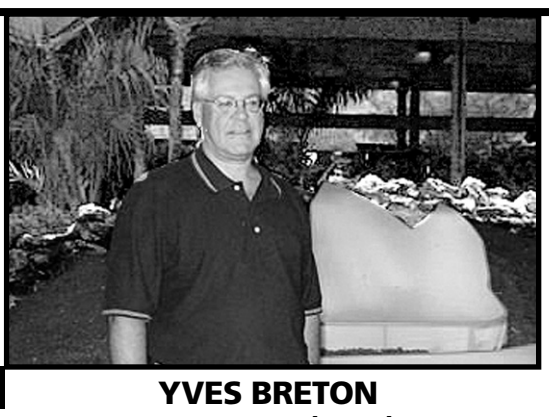
Tant de labeurs accumulés
Tant de bonheur partagé
Comme il se doit souvent
De ces femmes d'autrefois…

Faut-il te dire combien on t'aime?
Un geste, un sourire, un petit mot
Tu le devines, comme autrefois
nos joies et nos désarrois.
Merci maman, merci mille fois
Merci d'être là…

Amour, tendresse et bon anniversaire chère maman...



JEANNINE PONNET ET GILLES BERGERON
12 octobre 1957
Joyeux 50e anniversaire de mariage
Merci pour ces 50 ans de plaisir
et de générosité
Familles Bergeron et Ponnet-Paquette



YVES BRETON
Joyeux 60e anniversaire et bonne retraite
Comme Daisy t'aurait dit «tu le mérites bien».
Bonne santé et profites de la vie
De ta famille et de tes amis.



SUZANNE ROCHON ET YVES MAJOR
Le 5 octobre 1957
Félicitations pour votre 50e anniversaire
et longue vie à vous deux!
De vos enfants, conjoints, et petits-enfants qui vous aiment tant!



JEANNINE ET ROLLAND LEROUX
11 septembre 1947-2007
Félicitations et merci, chers parents, pour ces 60 ans d'amour, de générosité, de don de soi. On vous aime.
Diane, Serge, Dominique, Lise et Louise, les conjoints et petits-enfants. Votre belle « gang ».



FRANÇOIS SCHIRM
Déjà 25 ans de retrouvailles
Merci Papa pour ton soutien et ton amour
Ta fille Sylvie



CARMEN DEMERS ET GILLES DUCHESNE
Félicitations pour 45 ans de mariage!
Vos enfants et vos petits-enfants vous retournent l'amour dans lequel ils se sont épanouis



PIERRE SALVAIL ET JOHANNE BRETON
Félicitations pour vos 25 ans de mariage
Lâchez pas on vous aime
De la part de Justin et Joanie, Rémy, Étienne ainsi que vos parents, frères, soeurs, beaux-frères et belles-soeurs

VOUS AVEZ UN ÉVÉNEMENT À CÉLÉBRER ?

Soulignez-le !

tous les dimanches dans *La Presse*

LA PRESSE

Composez le (514) 285-7274
appels interurbains (sans frais) **1 866 987-8363**
celebrites@lapresse.ca

celebrités 07-10-07

ACTUEL SANTÉ



PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE ©

Le football-toucher, quel merveilleux défoulement ! Sophie Turcotte et Laurence Chapdelaine, deux jeunes mamans, y trouvent santé et bonheur.

DÉFOULEMENT MATERNEL COLLECTIF

FILER DU BUREAU, ALLER CHERCHER LES ENFANTS À L'ÉCOLE OU À LA GARDERIE, AIDER AUX DEVOIRS, METTRE UNE BRASSÉE DE BLANC AU LAVAGE ET PRÉPARER LE SPAG. ENSUITE ? DIRECTION LE TERRAIN DE FOOTBALL. POURQUOI TOUT CE STRESS ? « SI J'AVAIS PAS LE SPORT, JE PÉTERAIS MON FUSIBLE », LANCE LYNDA POULIOT, 37 ANS ET MÈRE DE TROIS ENFANTS. « ICI, ON FAIT LE VIDE, ON OUBLIE TOUT LE RESTE DE LA JOURNÉE, C'EST NOTRE PETIT MOMENT À NOUS », AJOUTE MELINA PLANTE. DE BONNES HABITUDES QUI FONT BOULE DE NEIGE. L'INFLUENCE DES MÈRES SUR LES HABITUDES SPORTIVES DE LA FAMILLE SERAIT ÉNORME.

UN REPORTAGE DE SILVIA GALIPEAU EN PAGES 14 ET 15

ACTUEL SANTÉ

DÉFOULEMENT MATERNEL

Imaginez une gang de jeunes mamans, jolies banlieusardes bon chic bon genre, qui se réunissent religieusement tous les mercredis soir. Yoga? Thé? Bridge? Vous n'y êtes pas du tout. *Touch football*. Ou l'art du défoulement maternel collectif.

SILVIA GALIPEAU

Mercredi soir, sur le terrain de football de Varennes. Un soir de match comme un autre? À un détail près: les joueurs sont des joueuses, presque toutes mères de famille.

Pour arriver à temps (le premier match commence à 19h30), les joueuses de la Ligue de football féminine de Boucherville, (que les autres ligues, plus jeunes, traitent amicalement de «matantes»), ont dû filer du bureau, aller chercher les enfants à l'école ou à la garderie, aider aux devoirs, mettre une brassée de blanc et préparer le spag, puis faire avaler le tout à la marmaille. Mais au lieu d'arrêter enfin de courir, les voilà reparties de plus belle, courir sur un tout autre terrain: le terrain de football. Laissant au passage la vaisselle, les enfants et leurs brosses à dents au père, ou à la gardienne.

Pourquoi tout ce stress? «Si j'avais pas le sport, je péterais mon fusible», répond Lynda Pouliot, 37 ans, mère de trois enfants. Associée de recherche dans une entreprise de biotechnologies, elle travaille à Saint-Laurent et vit à Boucherville. Pour gagner du temps, elle prépare tous ses repas d'avance. «Je viens me défouler ici. C'est mon soir à moi toute seule. Ça me déstresse de tout», dit celle qui n'a jamais raté un seul match.

Oublier tout le reste

«Ici, on fait le vide, on oublie tout le reste de la journée, c'est notre petit moment à nous», ajoute Melina Plante, 27 ans, mère de deux enfants. Comment s'organise-t-elle? «Je ne soupe pas avant de venir», répond-elle, un gros sac de chips dans une main, une bière froide dans l'autre. «J'ai pas le choix, je finis à 5h30. Et j'amène souvent mes filles.»

«On est toutes des jeunes mamans, on se retrouve entre filles, c'est le fun. Tu décroches de la maison, de la routine, ça fait du bien», enchaîne Nancy Woods, 36 ans, deux enfants. Mais où sont les enfants? «C'est chacun son tour, répond cette designer paysagiste. Mon chum jouait au volleyball hier; aujourd'hui, c'est lui qui garde. On a un horaire. Sauf que son horaire est plus chargé que le mien.»

Toutes ne sont pas aussi chanceuses. Marylène Jacques, 40 ans, mère de deux enfants, est chef de famille. «Je ne les vois qu'une semaine sur deux, alors j'ai toujours un sentiment de culpabilité. C'est difficile, je rentre tard après le match, j'arrive vers 22h30 ou 23h. Je manque le bisou du dodo.» Mais elle ne raterait pas un match pour autant. «J'adore ça. Ça m'apporte du plaisir, c'est une belle gang, je me suis fait plein d'amies», ajoute cette conseillère en placement.

Mais où sont les enfants? «C'est chacun son tour, répond cette designer paysagiste. Mon chum jouait au volleyball hier; aujourd'hui, c'est lui qui garde.»

Toutes les filles de l'équipe sont sportives, il va sans dire. Yoga, balle molle, ringuette, elles ont presque touché à tout. Mais ça, c'était avant la naissance des enfants. Depuis, vies familiale et professionnelle obligent, beaucoup ont arrêté, ou sérieusement réduit le rythme. C'est en regardant leurs *compagnons* jouer le dimanche matin qu'elles ont eu la piqûre. Et que la ligue féminine est née, il y a de cela trois ans. Une fille sur quatre environ, a un conjoint qui joue dans la Ligue (masculine) de *touch football* Boucherville.

La plupart n'avaient jamais touché à un ballon de football avant de commencer. «La première année, on ne connaissait pas trop les règles, se souvient Melina. Quand il y avait un ballon à terre, toutes les filles se pitchaient, comme si c'était le lancé du bouquet de la mariée. Ça finissait plus.»

Quelques claquages plus tard, une mâchoire disloquée, et des ligaments déchirés, les filles sont toutes très fières de leur ligue. Car au-delà du défoulement physique, du bonheur de se retrouver entre elles (comme une vraie gang de gars, à boire dans des après-matchs qui s'étirent souvent jusqu'aux petites heures du matin souligne avec amusement Nathalie Miller, 32 ans, mère de deux enfants, et responsable des recrues), elles savent qu'en prime, elles incarnent un beau modèle pour leurs enfants. «Le sport, c'est pas bon seulement pour les enfants. Ils viennent aussi nous voir. Tous les soirs, il y en a un qui fait du sport. C'est un mode de vie, résume Lynda Gemme, 29 ans, mère de deux enfants. On n'est pas des fous pour autant. Mais le soir, après 19h, ou bien tu regardes la télé, ou bien tu bouges un petit peu.»

À LIRE: LA CHRONIQUE DE RICHARD CHEVALIER SUR LES FEMMES ET LE SPORT EN PAGE 17



PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE ©

S'entortiller dans une couverture et rejoindre les copains qui font les fous dans les gradins, tandis que les mamans se défoncent sur le terrain: un nouveau type de soirée est entré dans les moeurs familiales.

Telle mère, telle famille!

SILVIA GALIPEAU

Une maman sportive, c'est bien, non seulement pour sa santé à elle, mais pour celle de toute la famille, indiquent les experts interrogés.

France Brunet, physiothérapeute en chef de la clinique de médecine du sport du CHUM et de l'Université de Montréal jouait jadis dans l'équipe nationale de handball. Dans une autre vie. Sans enfant.

Depuis, si elle bouge tout de même beaucoup plus que la moyenne, elle a nettement réduit son rythme, à trois entraînements par semaine. Le lundi après le travail, le mercredi après avoir déposé les enfants à l'école et le samedi matin, elle joue au hockey féminin. «C'est de la gestion d'horaire, reconnaît-elle. Mais c'est essentiel pour ma santé mentale et physique. Sinon, je suis davantage fatiguée. Je vais chercher ma relaxation là-dedans, même si c'est exigeant physiquement. C'est vrai, des fois, il faut que j'y aille avec un coup de pied dans le derrière. Mais en le faisant en équipe, c'est plus difficile de dire: je suis fatiguée, j'y vais pas. Car tu es engagée dans un groupe.»

Elle note aussi l'influence qu'elle a sur ses enfants. «Quand les enfants voient que tu fais beaucoup de sport, eux, ils sont davantage portés à en faire.»

«L'influence des mères sur l'activité sportive de la famille est énorme», confirme Karen Lofstrom, directrice exécutive de l'Association canadienne pour l'avancement des femmes, du sport et de l'activité physique, qui cible justement les mères.

Encore faut-il que celles-ci soient encouragées dans leur activité, sans culpabilité. Ce qui est beaucoup plus facile à dire qu'à faire. Hélène Lauzon, pourtant directrice administrative de Égale action, un organisme visant la participation des femmes à l'activité physique, a toujours de la difficulté à laisser ses deux enfants pour aller s'entraîner. «C'est difficile à faire, dit-elle. De dire je travaille de 9 à 5, je vois mes enfants jusqu'à 7h puis je m'en vais deux fois par semaine de 7 à 9 faire mon activité physique, c'est un choix difficile à faire.» En attendant de se sentir moins coupable, elle préfère bouger en famille la fin de semaine.

FEMMES, SPORT ET CHIFFRES

> 70% des femmes de plus de 18 ans aimeraient bien faire plus de sport.
> Une femme sur cinq consacre moins d'une heure par semaine à une activité physique.
> 12% ne font pas la moindre activité physique. Au Québec, ce sont 15% des femmes qui disent ne pas faire le moindre sport.
> Les sports les plus populaires chez les Canadiens: la marche (71%), suivie de près par le jardinage (49%)! Les sports d'équipe arrivent bons derniers: soccer, hockey et basket ne recueillant que 5% des mentions, baseball, balle molle et volley, 4%.

Sources: Association canadienne pour l'avancement des femmes, du sport et de l'activité physique; Institut canadien de la recherche sur la condition physique et le mode de vie.

—Silvia Galipeau

Où aller jouer

Vous avez la piqûre mais ne savez pas trop dans quoi vous lancer? Voici quelques pistes, des ligues récréatives, réservées aux femmes, où vous pouvez être sûres de trouver bien des mamans, qui jouent parfois même avec (contre?) leurs propres filles.

> Ligue de hockey cosom féminine de Montréal:
514-335-1934

> Ligue de volleyball de Montréal:
514-979-2837

> Ligue féminine d'inter-crosse Les Déesses:
514-252-3058

> Soccer maman, de l'Association de soccer de Saint-Bruno (été seulement):
450-441-8488

> Ligue de balle molle féminine du Club sportif Les oiseaux, à Pointe-aux-Trembles (été seulement): 514-642-2697

> Ligue de ballon volant du Club sportif Les oiseaux, à Pointe-aux-Trembles:
514-644-0685

> Ligue féminine de balle molle de Varennes (LFBMV) (été seulement):
450-652-6024

> Ligue récréative Le sourire de Fabreville (balle molle):
450-962-5261 (été seulement)

> Ligue de balle molle de Sainte-Dorothée (été seulement):
450-689-6266

> Ligue de balle molle Sainte-Béatrice (été seulement):
450-963-5560

Ou encore: réunissez vos meilleures copines, lancez-leur l'idée, réservez-vous un soir ou deux par semaine, et trouvez-vous un terrain dans votre quartier.

— Silvia Galipeau

RONFLEMENT
CENTRE DU RONFLEMENT DE MONTRÉAL
(514) 327-5060
TRAITEMENTS AU
LASER
PAR DES OTO-RHINO-LARYNGOLOGISTES
www.ronflement.qc.ca
3375874A 3458771

ARTS SPECTACLES
À CHACUN SON CHOIX
Tous les jours dans LA PRESSE

La gymnastique émotionnelle®
l'antigymnastique
• Par la pratique en douceur de mouvements corporels, déliez vos noeuds physiques et émotionnels.
• Libérez-vous de vos problèmes: de dos, de nuque, d'arthrose, d'angoisse, d'insomnie et de bien d'autres.
• Et retrouvez ainsi un sentiment de plénitude et un meilleur équilibre physique et émotionnel.
Info sur les séances: consultez le site www.martineveilleux.com ou téléphonez au 514-231-4459
Également disponible: Martine Veilleux, LA GYMNASTIQUE ÉMOTIONNELLE, éd. Québécor
3511711

CHUM
Êtes-vous concernée par l'ostéoporose?
L'Hôpital Saint-Luc recrute des femmes de 50 ans et plus afin d'évaluer un médicament expérimental dans le traitement de l'ostéoporose.
Vous pourriez être admissible si vous êtes ménopausée depuis au moins 3 ans et que vous ne recevez aucun traitement pour l'ostéoporose.
Communiquez au: 514-890-8383
(et laissez un message dans la boîte vocale)
Équipe du Dr Louis-Georges Ste-Marie, M.D.
3505317
3505313

COLLECTIF

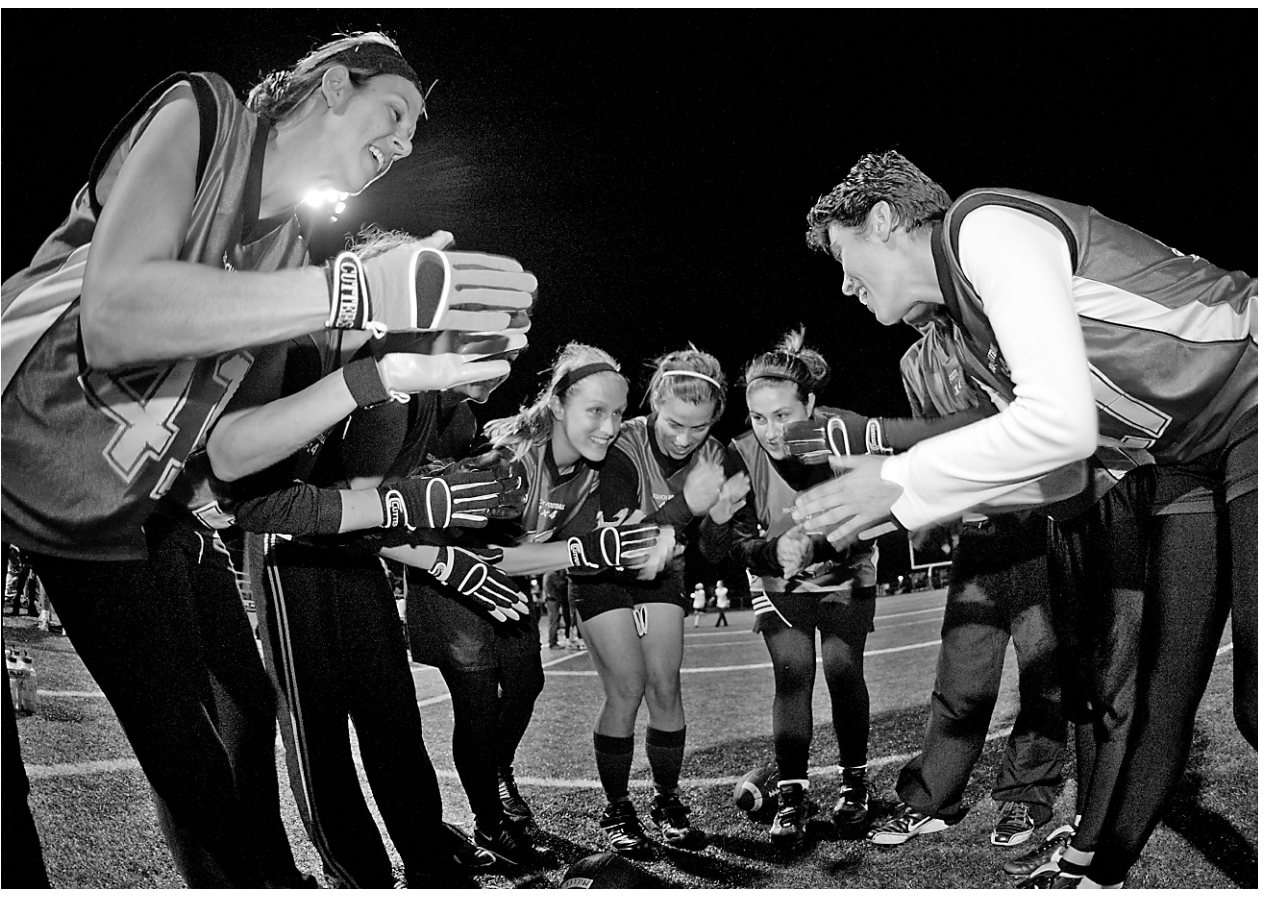


PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE ©

Qu'il est bon de ne plus penser qu'au jeu ! On reprendra plus tard le fil de la famille et du travail.

Sport égale pouvoir

« Occupe toi des enfants, chéri, je vais jouer ! »

SILVIA GALIPEAU

Harvey Araton, journaliste sportif au *New York Times*, connaît bien ces mères qui quittent les gradins pour prendre possession du terrain. Dans *Alive and Kicking : When Soccer Moms Take the Field and Change Their Lives Forever*, publié en 2001, il raconte justement l'histoire de sa femme, Beth, et sa découverte du soccer. Nous l'avons interrogé.

Q Comment votre conjointe a-t-elle commencé à jouer ?

R Nous avons deux enfants. Les deux jouent depuis qu'ils sont tout petits. Nous vivons au New Jersey, c'est un sport très populaire auprès des enfants. (...) Une amie, Lisa, mère de trois enfants, s'est un jour mis dans la tête de jouer elle aussi. Elle voulait faire ce que ses enfants faisaient. Elle a réuni une quinzaine d'autres mères dans un parc, dont ma femme, Beth, un mercredi après-midi. Moi, j'en ai fait une petite nouvelle, un dimanche dans le *New York Times*. En une semaine, on recevait des coups de fil de femmes de tout le New Jersey qui voulaient se joindre au groupe. Tranquillement, cela s'est intégré à la routine.

Q Pour ces femmes, le soccer représente plus qu'une activité sportive ?

R Mon livre raconte justement la prise de pouvoir de ces mères, la plupart dans la quarantaine, quand elles ont réalisé qu'elles avaient elles aussi le droit de jouer, de faire ce que leurs chums font depuis la nuit des temps. Tout à coup, ce sont elles qui se sont mises à se lever à l'aube le dimanche matin et à dire à leur conjoint : « Chéri, occupe toi des enfants. » Ces femmes ont intégré le sport dans leurs vies déjà bien remplies : deux ou trois soirs par semaine, en plus du dimanche matin. Les familles ont dû s'ajuster.

Q Concrètement, justement, comment vous êtes-vous ajusté ?

R Ça n'a pas été facile. Mon travail m'oblige à voyager, je travaille tard, mais les enfants étaient super. Quand la partie était le soir, à 8h, ils y allaient avec elle. Plein d'enfants accompagnaient leurs mères. La moitié du temps ils regardaient, l'autre moitié ils faisaient les fous dans les gradins. C'est devenu une activité familiale. (...) En plus, pour les enfants, Beth est devenue un très bon modèle.

Q Comment le soccer a-t-il changé sa vie ?

R Les sports d'équipe ont la même valeur pour les hommes que pour les femmes. Sauf que pendant des années, ils ont été exclusivement masculins. C'est une question de connexion, surtout maintenant, alors que les femmes travaillent, sont occupées, et donc aussi déconnectées que les hommes. Au-delà du sport et des bienfaits physiques, c'est surtout cette question de connexion qui est importante. Or, ce sont des femmes qui ont grandi en pensant que ces sports n'étaient pas pour elles, que la compétition était seulement pour les hommes. Cette mentalité sportive a des répercussions jusque dans le monde du travail. Avec le soccer, le message est passé : les femmes aussi peuvent être compétitives. Quand on apprend ça enfant (et les enfants voient maintenant leurs mères sur le terrain), on saisit toute une symbolique, fondamentale pour le reste de nos vies.



PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE ©

C'était au tour des mères de faire du sport ce jour-là. Et de se retrouver entre elles après le match, avec bière et pizza.

BULLETIN DE SANTÉ

LE CHIFFRE DE LA SEMAINE

QUATRE fois. C'est l'accroissement du risque de crise cardiaque chez les femmes souffrant d'attaques de panique, selon une étude bostonienne. Le risque de mourir d'un trouble cardiaque augmentait de deux fois. Les femmes ont été suivies pendant plus de cinq ans. Environ 10 % des 3300 cobayes souffraient d'attaques de panique. D'autres troubles psychiatriques, dont la dépression, ont aussi été liée aux troubles cardiaques. Les cardiologues de l'Hôpital général du Massachussetts suggèrent que les psychiatres envoient leurs patientes faire des tests cardiaques.



ENTENDRE DANS LE BRUIT

Des chercheurs parisiens ont identifié la source d'un trouble de l'ouïe jusqu'à maintenant inexpliqué : la difficulté à entendre les conversations quand il y a beaucoup de bruit ambiant, par exemple dans la rue. Ce trouble serait causé par une lésion de la cochlée, dans l'oreille interne, qui mine la capacité à distinguer les variations rapides de fréquences. Les patients qui en souffrent n'ont aucune difficulté à suivre une conversation dans un milieu silencieux.

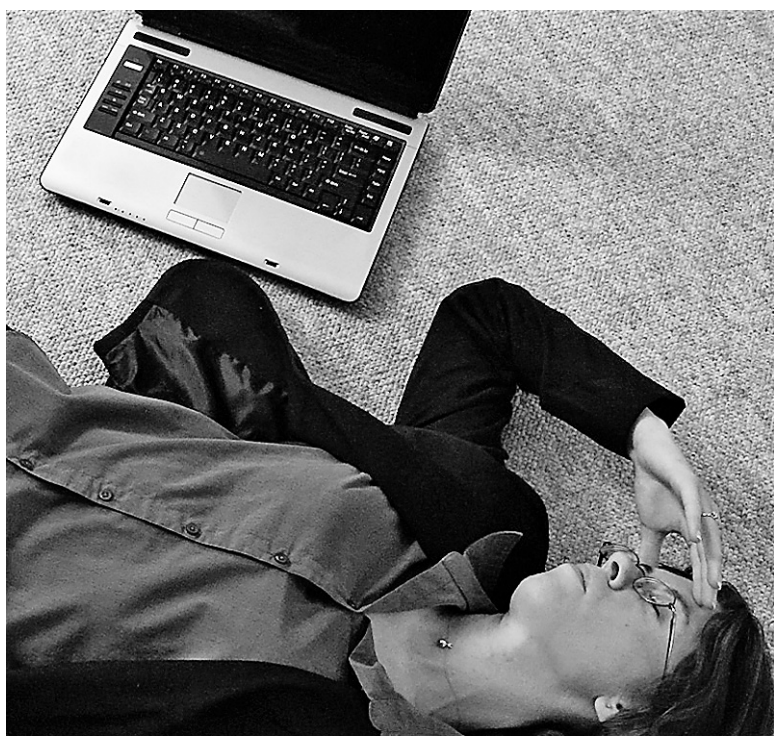
LA PRESSION NOCTURNE

La pression sanguine nocturne est tout aussi importante que la pression diurne pour détecter l'hypertension, selon des cardiologues belges. Après avoir suivi 7500 patients dans six pays durant près de 10 ans, les chercheurs de l'Université de Louvain ont noté que certains médicaments réduisent la pression seulement durant la journée, et qu'avoir une pression supérieure durant la nuit augmente le risque de mortalité.

MOINS D'ALZHEIMER CHEZ LES CONSCIENCIEUX

Les personnes consciencieuses sont moins susceptibles de souffrir de la maladie d'Alzheimer, selon une nouvelle étude de neuropsychologues de Chicago. Les chercheurs de l'Université Rush ont suivi près d'un millier de religieux catholiques pendant 12 ans, en leur faisant régulièrement passer des tests pour voir s'ils étaient consciencieux (l'une des questions était « je suis une personne productive qui termine toujours ses tâches »). Les cobayes qui se trouvaient dans le 10 % le plus élevé de l'« échelle de conscience » (40 points sur 48) avaient 89 % moins de risque d'Alzheimer que ceux qui se trouvaient dans le 10 % moins élevé (28 points sur 48). La protection serait due aux activités cognitives plus fréquentes chez les gens consciencieux.

TEXTES : Mathieu Perreault
SOURCES : *The New York Times*, Eurekalert, *The New Scientist*, *La Recherche*



QUAND L'ORDI REMPLACE LE PSY

En Grande-Bretagne, plutôt que d'attendre six mois pour consulter un psychiatre, certains patients ont désormais le choix entre voir un thérapeute ou recourir au logiciel Fearfighter, dont le coût d'utilisation est pris en charge par le système de santé public, le National Health Service (NHS). Fearfighter est l'un des deux programmes informatiques approuvés en février par les autorités britanniques pour aider les personnes souffrant de crises de panique, dépressions légères ou phobies.

La nouvelle thérapie offre la possibilité d'obtenir une aide facilement, en entrant simplement un mot de passe pour accéder au programme en ligne.

Un tel traitement est rendu possible par le fait que les personnes souffrant de phobies, comme la peur des araignées ou le vertige, reçoivent en général la même thérapie de base. Les experts britanniques ont conclu qu'il permettait de soigner les patients de manière aussi satisfaisante que les séances avec un professionnel.

De nombreux essais en Grande-Bretagne, aux États-Unis et ailleurs ont montré que les patients aidés par des logiciels en retiraient autant de bénéfices que ceux conseillés par des thérapeutes. Le recours à l'ordinateur revient également moins cher et pourrait aider des systèmes de santé en manque de fonds à étendre l'offre de soins.

Toutefois, les psychiatres de chair et d'os ont toujours un rôle important à jouer. « Nous avons toujours besoin des thérapeutes pour être créatifs et faire toutes sortes de choses que l'ordinateur ne peut faire, comme manifester de l'empathie et réagir à la singularité de l'histoire d'une personne », souligne le Dr Jesse Wright, psychiatre à l'Université de Louisville, aux États-Unis.

En outre, des problèmes psychiatriques graves comme les troubles bipolaires, les tendances suicidaires et la schizophrénie sont trop complexes pour être soignés par des logiciels.

— Agence France-Presse

ACTUEL SANTÉ

Peut-on manger trop de fibres ?



JACINTHE CÔTÉ
LA NUTRITION
COLLABORATION SPÉCIALE

Marc Blanchette sait qu'il peut être dommageable pour la santé de manger trop de sucre, trop de sel et trop de gras. Il se demande s'il peut en être de même pour les « bons » aliments ?

Prenons les fibres, par exemple, que l'on trouve dans les produits céréaliers à grains entiers, les légumes, les fruits, les légumineuses et les noix. Quand il en mange beaucoup, M. Blanchette a l'impression que son estomac gonfle et que sa digestion s'accélère.

Les fibres sont des substances que notre corps ne peut digérer. Elles passent à travers l'estomac et l'intestin grêle intactes. Dans le côlon, elles peuvent toutefois être transformées par les microorganismes qui composent notre flore intestinale. C'est ainsi que sont digérées les fibres solubles que l'on trouve dans le son d'avoine, l'inuline, l'orge, la pomme de terre sucrée, les légumes (carotte, navet, brocoli) et les fruits (kiwi, pêche, baies, agrumes). Leur fermentation par les microorganismes peut être très bénéfique en stimulant, entre autres, la croissance et l'activité des gentilles bactéries qui résident dans notre tube digestif (probiotiques). En plus d'aider à compléter la digestion et l'absorption des nutriments (calcium, fer et magnésium), les probiotiques empêchent les bactéries opportunistes ou pathogènes de survivre.

La consommation de fibres solubles a aussi pour effet de ralentir la digestion des glucides raffinés (boissons gazeuses, sucreries, pâtisseries), dont la consommation excessive peut affecter négativement la glycémie. Elles favorisent également la réduction du cholestérol sanguin, en empêchant la réabsorption de la bile, qui est riche en cholestérol.

Entre 25 et 35 g par jour

Les experts recommandent de consommer entre 25 et 35 g de fibres par jour. Cet apport alimentaire quotidien peut être atteint en consommant au moins cinq portions de produits céréaliers à grains entiers (pain, bagels, craquelins et pâtes de blé entier, riz brun), cinq portions et plus de légumes et de fruits (avec la pelure) et au moins une portion de légumineuses (haricots, pois chiche, lentilles) et de noix.

Il peut arriver que cette quantité de fibres entraîne des ballonnements, des flatulences, des douleurs abdominales et de la diarrhée. Ces problèmes surviennent parfois lors d'un déséquilibre au niveau de la flore intestinale. Plusieurs facteurs, dont la prise d'antibiotiques et d'autres médicaments, le stress et la consommation excessive d'alcool peuvent en effet créer des conditions favorables à la croissance des bactéries opportunistes ou pathogènes, au détriment des gentilles bactéries. La digestion des fibres par ces autres types de bactéries peut générer des gaz.

Dans ces cas-là, il peut être nécessaire de consommer des aliments enrichis en probiotiques (yogourt, lait) ou de prendre des suppléments de probiotiques. Cela permettra de rétablir l'équilibre de votre flore intestinale. En attendant, vous pouvez consommez les légumes et les fruits cuits, en soupe ou en compote, et laissez de côté les légumineuses qui sont plus difficiles à digérer par les bactéries. Il est important aussi de bien mastiquer les aliments pour faciliter la tâche à l'appareil digestif.

Il se peut aussi que vous consommiez tout simplement trop de fibres ! Pour déterminer votre consommation de fibres, visitez le site de Passeport santé (**www.passeportsante.net**), la section Outils et quiz, pour remplir le questionnaire.

L'auteure de cette chronique est membre de l'Ordre professionnel des diététistes du Québec. Chaque semaine, elle répond à vos questions et commentaires. Adressez-les à : Chronique nutrition, La Presse, 7, rue Saint-Jacques, Montréal (QC) H2Y 1K9 ou par courriel à : questiondenutrition@hotmail.com



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, ARCHIVES LA PRESSE ©

On trouve des fibres dans les produits céréaliers de grains entiers, comme ces appétissants bagels, et aussi dans les légumes, les fruits (avec la pelure), les légumineuses et les noix.

La coloscopie virtuelle aussi efficace que la traditionnelle

AGENCE FRANCE-PRESSE

WASHINGTON — Les coloscopies virtuelles à partir d'un scanner qui visualise la paroi intestinale en 3D sont aussi efficaces pour repérer des polypes avancés que les coloscopies traditionnelles, affirme une étude américaine publiée jeudi dans le *New England Journal of Medicine*.

L'étude, réalisée par la faculté de médecine de l'Université du Wisconsin, a comparé les examens de coloscopie virtuelle de 3120 adultes de 57 ans en moyenne à ceux de coloscopie traditionnelle sur 3163 adultes, de 58 ans en moyenne.

Ce type d'examen est conseillé chez les personnes de plus de 50 ans pour localiser des polypes dans l'intestin et prévenir leur évolution cancéreuse en les retirant. Le cancer du côlon est l'un des plus mortels : aux États-Unis, il tue 55 000 personnes par an.

La coloscopie traditionnelle est habituellement effectuée sous anesthésie générale, en introduisant dans l'anus une fibre optique pour explorer l'intestin. L'ablation des polypes est réalisée en même temps. Le patient doit ingurgiter quatre litres de liquide avant l'intervention. Le taux de perforation de l'intestin est faible (0,2 % dans l'étude, 7 sur 3163).

Retrait des polypes séparément

La coloscopie virtuelle utilise un scanner multi-coupe et une reconstitution virtuelle des parois intestinales en trois dimensions. Elle nécessite une insufflation d'air pour distendre le côlon. Le retrait des polypes repérés nécessite en revanche une procédure séparée.

L'étude comparative a montré que quasiment le même nombre de « néoplasmes » avancés (plus de 6 mm) ont été découverts : 123 pour la coloscopie virtuelle et 121 pour la traditionnelle. Parmi eux, 14 étaient des cancers pour le premier type d'examens et 4 pour le deuxième.

La coloscopie virtuelle peut ne pas détecter certains polypes très petits, mais ceux-ci ne sont en général pas des cancers, notent les chercheurs David Kim et Perry Pickhardt.

Quelque 8 % des patients (246 sur 3120) qui ont subi une coloscopie au scanner ont été invités à faire retirer les polypes découverts. En général, le retrait de polypes est beaucoup plus fréquent, même lorsqu'ils sont bénins, dans le cas de la coloscopie traditionnelle : 561 polypes retirés après une coloscopie au scanner contre 2434 lors de coloscopies traditionnelles.

Le compte rendu de l'étude précise que les principaux auteurs ont reçu des émoluments des fabricants d'équipements et de produits pour donner des conférences sur ce sujet.

la collecte

Le maire de Montréal, **Monsieur Gérald Tremblay,**
vous invite à donner du sang le

Jeudi 11 octobre 2007

Hôtel de ville de Montréal
8 h à 18 h
275, rue Notre-Dame Est

Complexe sportif Claude-Robillard
8 h à 20 h
1000, avenue Émile-Journault

Mairie du Sud-Ouest
10 h à 16 h 30
815, rue Bel-Air
(métro Lionel-Groulx)

Centre Père-Marquette
13 h 30 à 20 h
1600, rue de Drucourt

La collecte de sang des Montréalais !



DONNEZ DU SANG. DONNEZ LA VIE.

Montréal

3512445A

Les bienfaits du poisson pendant la grossesse

AGENCE FRANCE-PRESSE

WASHINGTON — Les bénéfices de la consommation de poisson au cours de la grossesse l'emportent sur les risques liés à la présence de traces de mercure, ont rappelé des spécialistes américains dans un communiqué publié jeudi, incitant les femmes à en manger plus.

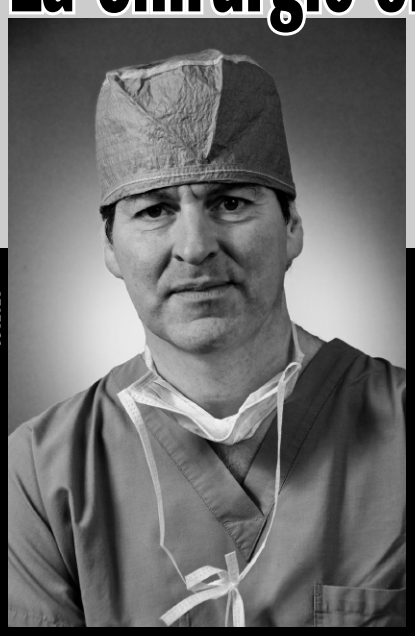
Ces recommandations émanent du Groupe pour la nutrition maternelle (Maternal Nutrition Group), formé d'obstétriciens et de nutritionnistes, qui a travaillé en partenariat avec une organisation américaine, la National Healthy Mothers, Healthy Babies Coalition.

Ces médecins notent que « le débat sur la présence de mercure dans le poisson (...) a créé de la confusion parmi les femmes enceintes » et les a incitées à en consommer moins. « Cela a pour effet une prise insuffisante d'acides gras oméga-3, ce qui provoque un risque pour leur santé et celle de leurs enfants », avertissent-ils.

Ces médecins recommandent aux femmes qui sont ou souhaitent être enceintes et à celles qui allaitent de consommer chaque semaine environ 350 grammes de poisson de mer, comme le saumon, le thon, les sardines et les maquereaux, « pour un développement cognitif et psychomoteur maximal de leurs enfants et pour réduire les risques d'accouchement prématuré et de dépression post-partum ».

Le Dr Roger Newman, professeur de gynécologie obstétrique à l'Université de médecine de Caroline du Sud, l'un des auteurs du communiqué, espère que ces recommandations « vont donner confiance aux femmes enceintes, qui allaitent ou qui souhaitent avoir des enfants, dans le fait qu'en mangeant du poisson, elles agissent dans l'intérêt de leur santé et de celle de leurs enfants ».

La Chirurgie orthopédique privée...



Parce que la vie, c'est maintenant !

- Problème d'épaule (ex: coiffe des rotateurs déchirée, accrochage chronique, luxation, arthrose)
- Problème de coude (ex: épicondylite ou « tennis elbow », blocage, arthrose)
- Problème de poignet (ex: tunnel carpien)
- Problème de genou (ex: ménisque déchiré)

Vous souffrez et votre santé se détériore sur une liste d'attente ?
Le « privé » est peut-être la solution pour vous.
Rendez-vous et chirurgie en quelques semaines.

Dr Marc Beauchamp, MD chirurgien orthopédiste
Arthroscopie et chirurgie du membre supérieur, non-participant au régime publique (RAMQ)

Gestion Accès Santé Inc.
514.770.9699 ou 514.259.4553

3512021
3512027

ÉLAN

GYROTONIC

Un yoga pour danseurs

CÉCILE GLADEL
COLLABORATION SPÉCIALE

Une nouvelle discipline proche du yoga, du pilates, de la danse et même du tai chi fait une percée à Montréal. Le système d'expansion gyrotonic permet le renforcement des muscles et du système nerveux par l'étirement. Pour libérer les tensions, reprendre contact avec son énergie vitale, renforcer et allonger sa musculature.

Le système d'expansion gyrotonic a été mis sur pied par Juliu Horvath, un Hongrois né en Russie. Lors de sa pratique du yoga, il a mis au point ce qu'il appelait le «yoga pour les danseurs».

Au Québec, c'est Pascale Léonard, une ancienne danseuse, qui fut la première à exporter cette méthode qu'elle a découverte en 1996.

Cette technique regroupe deux types de cours: sur machine et en privé pour la gyrotonic, en groupe pour la gyrokinesis. Contrairement aux apparences, notamment en raison de l'utilisation d'un appareil comme pour le pilates, ce n'est pas le même type de mouvement. Les mouvements du système d'expansion gyrotonic se pratiquent de manière circulaire, en spirale et en ondulation, tout en privilégiant l'étirement des groupes musculaires. Cela permet de travailler la force, la flexibilité et la coordination.

« Nous travaillons selon les grands groupes musculaires tout en mettant l'accent sur l'étirement. D'ailleurs, je suis plus souple que lorsque je pratiquais la danse », explique Pascale Léonard, professeure du système d'expansion gyrotonic et propriétaire du studio Muv Ma.

L'objectif principal de cette technique est aussi le renforcement des muscles dans l'étirement. « Nous travaillons en anti-gravité, dans l'étirement pour créer de l'espace entre les articulations. Les gens ne savent plus s'étirer comme on devrait le faire en se réveillant le matin », ajoute la spécialiste.

C'est justement ce que Myriam Lessard a apprécié de ses cours de gyrokinesis, l'étirement du corps. « J'ai des problèmes de dos et j'ai beaucoup aimé cette technique. Sauf que je préfère la gyrotonic, car c'est plus intensif, mais plus cher », regrette-t-elle.

Il est donc particulièrement conseillé aux personnes qui souffrent de blessures. Dans ces cas particuliers, on prend des cours privés.

Une session sur l'appareil dure environ une heure. Un banc avec des courroies permet de travailler la résistance et l'étirement sous la supervision d'un instructeur.

Étirement et respiration

La technique permet de pratiquer des situations s'adaptant au quotidien d'un sportif. « Ces mouvements des jambes et des bras ressemblent à ceux de sports que l'on pratique comme la nage, la bicyclette, etc. », explique Pascale Léonard, en mimant le mouvement du ski de fond sur la machine.

D'autres exercices pour les bras permettent de délier les articulations des épaules et de fortifier les bras, les ligaments et les tendons.

Contrairement à la gyrotonic, la gyrokinesis se pratique en groupe de 12 à 15 personnes sans l'appareil. La séance dure de 1h30 à 2h. Les exercices s'exécutent au sol, debout ou sur un tabouret. Il s'agit aussi de libérer les tensions musculaires par l'utilisation de la respiration.

La respiration est d'ailleurs au cœur des exercices de gyrotonic et gyrokinesis. Chaque mouvement est soigneusement coordonné avec une respiration spécifique qui augmente son impact.

Les séances privées de technique gyrotonic coûtent de 50 à 65$ et durent une heure. Au Studio Muv Ma, qui possède trois appareils, on peut prendre des cours en duo ou trio. Les cours en groupe durent 1h30 à 2h et coûtent entre 15 à 18$. Des forfaits sont aussi offerts selon les différents centres.

Depuis peu, le Centre Pilates de Montréal, devenu le centre Ann McMillan Pilates, du nom de sa fondatrice, s'est aussi doté d'une machine de gyrotonic.



PHOTO PATRICK SANFAÇON, LA PRESSE ©

Pascale Léonard, professeure et spécialiste de gyrotonic. Le système d'expansion gyrotonic a été créé par Juliu Horvath, un Hongrois né en Russie, qui décrivait cette méthode d'entraînement comme un « yoga pour les danseurs ».

Pour en savoir plus :
www.gyrotonic.com
Seulement 10 centres sont certifiés pour offrir des cours du système d'expansion gyrotonic au Québec, concentrés dans la région de Montréal. On peut les trouver sur le site internet officiel en cliquant sur Studio Finder.

LES FEMMES ET LE SPORT

Que de chemin parcouru !



RICHARD CHEVALIER
COLLABORATION SPÉCIALE

Il fut une époque, pas si lointaine, où on trouvait charmant qu'une femme complimentée rougisse, mais déplacé qu'elle le fasse en faisant de l'exercice. Le baron Pierre de Coubertin, initiateur des premiers Jeux olympiques de l'ère moderne en 1896, affichait les mêmes préjugés envers la femme sportive en limitant les Jeux aux hommes seulement.

C'était l'époque où les livres de médecine décrivaient les règles comme des périodes de « maladie » où il valait mieux éviter les efforts physiques !

Aujourd'hui, les femmes pratiquent les mêmes sports que les hommes: elles jouent au hockey, traversent à la nage des bras de mer, et ce, plus rapidement que les hommes, lèvent du métal comme jamais, et tutti quanti. Il ne faut donc pas s'étonner qu'aux derniers Jeux olympiques, les athlètes féminines représentaient 41 % de tous les sélectionnés; deux fois plus qu'à Montréal en 1976! Pour les Jeux de Pékin, qui s'ouvrent dans quelques mois, on prévoit un nouveau sommet de la participation féminine.

C'est que les femmes savent désormais qu'elles sont aussi bonnes que les hommes en sport. Elles sont sûres d'elles-mêmes et n'ont plus de complexes à afficher leurs muscles. En 1896, la Grecque Melpomene était aussi convaincue de cela lorsqu'elle décida de participer (illégalement) avec les hommes au marathon de course à pied des premiers Jeux olympiques de l'ère moderne.

Il y aura, par la suite, de plus en plus de cas « Melpomene » qui serviront de modèles aux femmes attirées par le sport, mais encore hésitantes pour des motifs culturels bien ancrés en elles (peur de perdre leur féminité, de déplaire à leurs parents, de se faire traiter de « garçons manqués », de développer de gros muscles, et même de ne plus être fertiles !). Au fur et à mesure que ces femmes s'adonneront à la pratique sportive, elles découvriront que ces peurs étaient non fondées.

Beaucoup de ces préjugés découlaient d'une mauvaise connaissance de la réponse physiologique de la femme pendant un effort physique.

Mieux. La participation de plus en plus massive des femmes dans les sports a mis en pièces plusieurs préjugés. Les femmes sportives ont continué à porter des enfants et à les allaiter; elles ne sont pas mortes d'épuisement; leur utérus n'a pas basculé et leurs seins ne sont pas tombés non plus. Au contraire, elles ont réduit de façon marquée l'écart entre les performances olympiques masculines et féminines.

Beaucoup de ces préjugés découlaient d'une mauvaise connaissance de la réponse physiologique de la femme pendant un effort physique. Pendant des décennies, les chercheurs en physiologie – de sexe masculin pour la plupart – ont pratiquement ignoré cette réponse.

Aujourd'hui, selon des données de l'American College of Sport Medicine, organisme phare des sciences appliquées aux sports et à l'activité physique, plus de 40 % des études consacrées aux effets de l'entraînement portent sur des sujets féminins. Bref, que de chemin parcouru depuis la reine Victoria et les parties de tennis en robes !

Vous voulez poser une question à Richard Chevalier? Il attend votre courrier à :
actuel@lapresse.ca ou à :
Richard Chevalier, Actuel *La Presse*
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qc, H2Y 1K9.

COURS DONC !

MARIUS MARIN

BONNE FIN DE SAISON

Pour ceux qui souhaitent terminer leur saison de course à pied en beauté, il y a toujours quelques courses au programme au mois d'octobre, notamment la 58e Classique du parc La Fontaine, dimanche prochain, qui présente des épreuves pour toute la famille. Les plus rigolos vont plutôt attendre la fin du mois et se pointer dans la Capitale nationale, le 27 octobre, pour la Course des fantômes. Dracula, un arbitre de hockey, le père Noël, un prisonnier, trois lapins, un squelette et une souris verte s'y sont donné rendez-vous. Il ne manque que vous, finalement !



PHOTO PATRICK SANFAÇON, LA PRESSE ©

LES COURSES À VENIR

7 octobre — LE CROSS DES COULEURS DE VAUDREUIL-DORION
Distances : 1 (enfants), 2, 4, 8 et 11 km
Inscription : sur place
Coûts : 5$ à 30$, selon la distance
Infos : www.circuitendurance.org

7 octobre — DEMI-MARATHON DE GRANBY
Distances : 1 (enfants) , 2, 5 et 21,1 km
Inscription : sur place
Coûts : 4$ à 55$, selon la distance
Infos : www.demimarathondegranby.com

7 octobre — LA COURSE DU FESTIVAL DE L'OIE BLANCHE À MONTMAGNY
Distances : 1, 5 et 10 km
Inscription : sur place
Coûts : 5$ à 20$, selon la distance
Infos : richard.fradette@globetrotter.net

7 octobre — LE CROSS-COUNTRY DES COULEURS DE BÉCANCOUR
Distances : 1, 5 et 10 km
Inscription : sur place
Coûts : 3$ à 10$, selon la distance
Infos : www.milpat.ca/couleurs

13 octobre — LE CROSS-COUNTRY DES PLAINES À QUÉBEC
Distances : 2 (enfants), 4 et 8 km
Inscription : sur place
Coûts : 10$ à 15$, selon la distance
Infos : richard.chouinard@kin.msp.ulaval.ca

14 octobre — LA CLASSIQUE DU PARC LA FONTAINE À MONTRÉAL
Distances : 1 (enfants), 2, 5 et 10 km
Inscription : sur place
Coûts : 5$ à 30$, selon la distance
Infos : www.circuitendurance.org

19 octobre — COURSE POUR LA VIE DE LA FONDATION DU CUSM À MONTRÉAL
Distances : 5 et 10 km
Inscription : sur place
Coûts : 35$
Infos : melissa.margles@muhc.mcgill.ca

21 octobre — COURSE CHIROPRATIQUE DE L'UQTR À TROIS-RIVIÈRES
Distances : 1 (enfants), 5 et 10 km; relais 4 X 2,5 km
Inscription : par la poste et sur place
Coûts : 8$ à 20$, selon la distance
Infos : www.milpat.ca/chiropratique

27 octobre — COURSE DES FANTÔMES À LÉVIS
Distances : 2 (enfants), 5 et 10 km
Inscription : sur place
Coûts : 18$ à 55$, selon la distance
Infos : http://fantomes.marathonquebec.com

Pour joindre notre journaliste :
coursdonc@lapresse.ca

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

LA PRESSE RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET

ENCORE PLUS
QUE DU TALENT,
DE L'INTELLIGENCE,
MÊME DU GÉNIE,
L'EXCELLENCE
NAÎT DE L'EFFORT

RETROUVEZ LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE SUR LES ONDES DE RADIO-CANADA

Marc et Tracy Bibeau

« Savez-vous c'est quoi mon rêve, M. Bibeau ? J'aimerais ça pouvoir courir un jour », lui confiait lundi dernier un jeune cancéreux. Marc et Tracy Bibeau peinent à contenir leur émotion en racontant l'anecdote. Plus que la pitié, les enfants malades suscitent leur admiration.



« En visitant l'hôpital Sainte-Justine, j'ai découvert des jeunes qui se préoccupent de l'essentiel. On aurait beaucoup à apprendre de leur gratitude pour la vie. »

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE ©

« Une publicité de Leucan m'avait frappé, se souvient l'homme d'affaire et philanthrope. Un enfant disait : "Vous rêvez de rester jeune. Moi, je rêve de vivre vieux." En visitant l'hôpital Sainte-Justine, j'ai découvert beaucoup plus que des malades. J'ai découvert des jeunes qui se préoccupent de l'essentiel. On aurait beaucoup à apprendre de leur gratitude pour la vie. Trop souvent, on s'enfarge dans des choses qui n'en valent pas la peine. »

C'est pour aider ces jeunes que le couple Bibeau organisait lundi dernier Légendes du golf pour les enfants. L'événement se déroulait au club de golf Laval-sur-le-lac, sous la coprésidence d'honneur de Jack Nicklaus et Gary Player. Pas moins de 2 561 000$ ont été amassés pour Leucan et la Nicklaus Children's Health Care Foundation. Pour leur dévouement et leur leadership, *La Presse* et Radio-Canada nomment Marc et Tracy Bibeau Personnalités de la semaine.

La maladie sans frontières

L'événement est né en décembre dernier. Les Bibeau savaient déjà que leurs amis Jack et Barbara Nicklaus visiteraient Montréal fin septembre pour la Coupe des Présidents. Ils en profitent pour les inviter à amasser des fonds pour une cause qui leur tient à cœur : les enfants malades.

Depuis quelques années, Tracy Bibeau s'implique dans Leucan. Et Barbara Nicklaus dirige la Nicklaus Children's Health Care Foundation pour la prévention, le diagnostic et le traitement des jeunes malades.

« Barbara me racontait récemment l'histoire d'un jeune avec de graves fractures multiples au bras, se souvient Tracy Bibeau. Son père ne pouvait recevoir l'argent (des assurances) pour le soigner, car il gagnait 400$ de trop. Sa Fondation a donc payé pour les soins. »

Les deux couples ont décidé d'unir leurs forces, raconte Marc Bibeau.

« J'ai dit à Jack : "Un enfant malade, ça n'a pas de frontière. Tous ces enfants, il faut qu'on les aide." »

Les Nicklaus acceptent l'invitation, suivis par leurs fils Jack Jr et Steve et par Gary Player. Neuf mois plus tard, au lendemain de la Coupe des Présidents, tous participaient à Légendes du golf pour les enfants.

La journée commençait avec une clinique donnée par Jack Nicklaus et Gary Player. Une ronde de golf suivait avec 27 quatuors, chacun complété par une personnalité, notamment Jack Nicklaus, Gary Player, Jean Chrétien et Denys Arcand. Puis ça se terminait avec un souper-encan. Jack Nicklaus y offrait même une partie de tennis contre lui à sa résidence et un sac de golf autographié.

Au total, 2 561 000$ ont été amassés. Leucan et la Fondation Nicklaus se sont partagé la somme.

Surpris par ce succès ? « Estomaqué ! répond Marc Bibeau. Notre objectif était d'un million. »

Par respect pour les donateurs, il préfère ne pas révéler la somme des différentes contributions.

« Le petit donateur est aussi important que le gros, explique-t-il. Parfois, 100$, c'est tout ce qu'une personne peut offrir. Tous les dons sont importants. Des employés de l'événement ont même redonné leur salaire de 250$. Et ça continue. Hier encore, je recevais des messages de gens qui disaient : "Marc, je te donne 5000$." »

Cette générosité continue de le surprendre.

« Synchro Golf nous a aidés gratuitement pour l'organisation, le Café Ferreira n'a pas facturé le lunch, des galeries montréalaises ont offert des sculptures en granit à Jack Nicklaus et Gary Player. J'en oublie plusieurs autres. Grâce à eux, on a limité nos dépenses à seulement 9 % de la somme amassée. »

Jack Nicklaus a été particulièrement généreux de son temps, insiste Marc Bibeau. Après une semaine éprouvante à la Coupe des Présidents et après avoir célébré la victoire américaine toute la soirée avec ses joueurs, Nicklaus se rendait à Laval-sur-le-Lac tôt lundi matin. Et il repartait tard en soirée.

Les Bibeau espèrent maintenant que d'autres suivront leurs traces. « On n'aime pas attirer les projecteurs sur notre projet. Mais si d'autres peuvent être convaincus de nous imiter, cela aura valu la peine. »

LOTO QUÉBEC
BANQUE NATIONALE
ALCAN
Hydro Québec

RETROUVEZ LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE LA PRESSE/RADIO-CANADA
À RADIO-CANADA

AUJOURD'HUI
ENTREVUE AVEC LA PERSONNALITÉ : 9h40
RDI EN DIRECT
Avec Louis Lemieux
VENDREDI DÈS 5h
SAMEDI ET DIMANCHE DÈS 5h30
RDI
SOURCE D'INFORMATION



DEMAIN MATIN
ENTREVUE AVEC LA PERSONNALITÉ : 6h40
C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN
Avec René Homier-Roy
DU LUNDI AU VENDREDI 5h30 À 9h
95,1 FM
PREMIÈRE CHAÎNE

radio-canada.ca